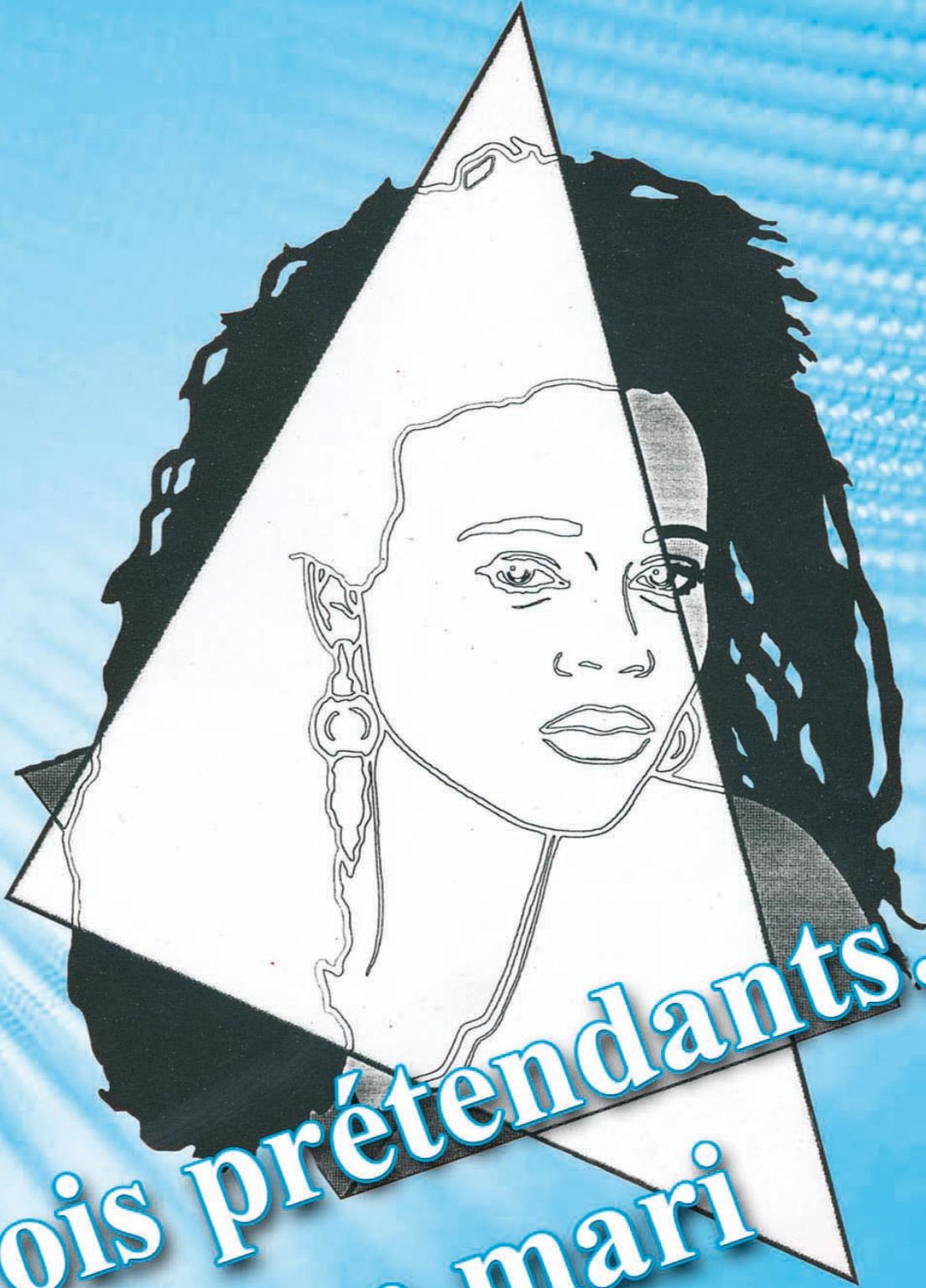


Guillaume Oyono Mbia



Trois prétendants...
un mari

Guillaume Oyono Mbia

Trois prétendants... un mari

Comédie en cinq actes

Publié par :



Éditions CLÉ

Yaoundé

B.P. 1501

Tél : (237) 22 22 35 54

Tlc : (237) 22 23 27 09

<http://www.editionsclé.info>

editionsclé@yahoo.fr



**Nouvelles Éditions
Numériques Africaines
(NENA)**

65-66, rue Lib 29, Résidence Machala Nord
Liberté 6,

BP 25231 Dakar Fann, Dakar, Sénégal
Division commerciale de Senervert,
SARL au capital de 1 300 000 FCFA.
RC : SN DKR 2008 B878.

www.nena-sen.com / infos@nena-sen.com /
nenasen@orange.sn

Date de publication : 2013

Collection : Littérature d'Afrique

ISBN 978-2-917591-91-8

© 2013 Nouvelles Editions Numériques Africaines (NENA).

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Licence d'utilisation

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle.

L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'oeuvre.

Sommaire

Préliminaires

Dédicace

Ma voisine de banc ou Préface à la deuxième édition

La pièce

L'auteur

Acte I

Acte II

Acte III

Acte IV

Acte V

Glossaire

Dossier

En conclusion

Annexe

Préliminaires

Dédicace

À Pierre et Gisèle Fichet, à leurs collaborateurs, et à mes anciens camarades de Libamba qui, pour lire et discuter cette pièce, avaient si courageusement sacrifié des heures de délicieuse oisiveté et de contemplation de la nature.

Guillaume

Ma voisine de banc ou Préface à la deuxième édition

Bercé par le ronflement monotone du moteur du petit car, je sommeillais un peu tout en m'efforçant de suivre la discussion philosophique dans laquelle mes compagnons de voyage s'étaient lancés dès notre départ de Mbalmayo. Il s'agissait, on le devine aisément, de l'émancipation de la femme africaine. Ma voisine de banc, prenant à témoin sa perruque blonde et son teint d'ébène, entreprit de démontrer, par A fonction de B2 = Civilisation, que toutes les Africaines évoluées auraient bientôt des domestiques, rouleraient en Mercedes Benz, iraient dîner chaque soir à l'Hôtel des Députés, bref, que « les choses allaient bientôt changer ». Et le « motor-boy » du petit car de faire observer qu'il s'agissait de s'entendre. la discussion reprit de plus belle, ces messieurs-dames s'attaquant à grands coups d'imparfait du subjonctif avec une compétence à faire mériter le bonnet d'âne à Victor Hugo, et même aux Quarante Immortels, présents et passés. Ai-je besoin de préciser que ma charmante voisine eut gain de cause ? En effet, comme le petit car ralentissait pour me déposer chez moi et continuer vers Sangmélima, elle s'écria, triomphante, en voyant la plaque indicatrice portant, en lettres bleues : « Mvoutessi » :

« D'ailleurs, nous voici chez Guillaume Oyônô, le grand champion de l'émancipation de la femme africaine » ...

Ceci se passait l'an dernier, lors de mes vacances au Cameroun. le compliment de ma compatriote m'avait, cela va sans dire, extrêmement flatté; mais il m'avait aussi fait réfléchir. Il est toujours inquiétant de s'entendre proclamer champion d'une grande cause. l'émancipation de

la femme africaine ne saurait, à mon avis, faire exception à cette règle. Je voudrais profiter de la deuxième édition de *Trois Prétendants*, un *Mari* pour faire de brèves remarques concernant ce que j'oserais appeler le but de mes œuvres.

En 1959, quand j'avais décidé d'aller raconter les aventures de ma cousine « Juliette » à mes camarades de libamba, je me proposais surtout de les divertir le soir, après l'étude surveillée, pour remercier ceux d'entre eux qui me faisaient mes devoirs d'algèbre et de géométrie dans l'espace. Bien entendu, le problème de la dot me préoccupait, tout comme il préoccupe, maintenant encore, tous les jeunes gens sans argent. Mais dire que j'avais toujours rêvé de me porter candidat au championnat africain de l'émancipation de la femme serait un peu loin de la vérité. En classe de seconde, et malgré les horizons dorés que les élèves du second cycle croient souvent voir s'ouvrir devant eux, je ne pouvais espérer aller bien loin avec une pièce écrite pour les raisons énoncées ci-dessus. Encore moins pouvais-je espérer la voir jouer sur scène : les salles et les troupes de théâtre permanentes étaient pratiquement inconnues chez nous à l'époque.

Je voudrais donc rappeler aux lecteurs, acteurs et metteurs en scène que mon but, en écrivant, est non de moraliser, mais de divertir. Rares sont les gens disposés à aller passer toute une soirée au théâtre, les bras sagement croisés, pour que les acteurs viennent leur déverser des torrents d'éloquence et de morale sur la tête. Ce n'est qu'en le divertissant réellement qu'on peut espérer amener le public à prendre conscience de certains aspects de notre culture ou de notre vie sociale et si, ce faisant, on parvient à semer en terrain fertile la graine appelée à se multiplier et à produire au centuple des réformes utiles, tant mieux; mais si le public rit aux éclats et s'en retourne sans avoir songé à battre sa coulpe, on aura toujours le mérite d'avoir essayé de le divertir. Car notre ennemi le plus dangereux, c'est l'ennui, cet ennui qui est souvent endémique dans nos villages, ce qui est dû en grande partie à l'exode rural et aux problèmes causés par le chômage en ville. Mon souhait le plus vif est donc que mes pièces puissent être jouées en plein air, en Afrique ou ailleurs, devant un public qui prendrait spontanément part aux chants et aux danses, suivant les adaptations locales auxquelles les metteurs en scène voudront bien procéder. lors des

représentations de *Trois Prétendants, un Mari* que j'ai données en Angleterre au cours des deux dernières années, le public britannique, qui est flegmatique par définition, m'a comblé de joie en venant se joindre en masse à la grande danse de la fin.

Le comédien Ambroise M'Bia, qui a donné plusieurs représentations de la même pièce en France, est aussi parvenu à faire danser les Français.

La présente édition de *Trois Prétendants, un Mari* bénéficie des suggestions qu'ont bien voulu m'adresser plusieurs lecteurs, acteurs et metteurs en scène qui reprochaient à la première édition une certaine insuffisance d'indications scéniques.

Là où l'action me l'a permis, j'ai inséré des « répliques » en style indirect (voir, par exemple, l'incident des billets de banque au second acte). Ce genre de répliques permettra aux acteurs africains de se servir des langues vernaculaires.

Les rôles féminins ont aussi été revus et augmentés, ce qui nous ramène, à bien dire les choses, à la version originale de l'œuvre. En effet, j'avais dû réduire le rôle de Makrita à Libamba à cause des difficultés que les répétitions nous présentaient. Par la suite, les préparatifs de mon départ pour l'Angleterre m'ont empêché, juste avant l'impression, de procéder aux révisions qui s'imposaient.

Sauf au début du troisième acte, le décor représentera la cour du village, à Mvoutessi, devant la maison principale d'Atangana. Au fond, on distingue la cuisine où les femmes passent le plus clair de leur temps. le village étant construit le long de la route, on donnera une idée de cette dernière au moyen d'une haie d'hibiscus la séparant de la cour. les sièges seront de vieilles chaises en bois, des fauteuils en rotin ou peau d'antilope, de longues chaises, des tabourets et des bancs. À l'arrivée de Mbia, cependant, Atangana exhibera fièrement son meilleur fauteuil, un meuble d'acajou massif, avec coussins.

De temps à autre, au cours de la pièce, des « passants » interpellent les acteurs qui répondront invariablement : « Mbôlô-ô-ô » en ajoutant le nom du passant : Meka, Ella, Ngoulou, Odilia, etc. On entendra aussi passer des voitures, des mobylettes et des bicyclettes à intervalles très irréguliers. Pour faire encore plus couleur locale, on pourra faire entendre des aboiements de chiens, des cris ou des pleurs d'enfants,

des bêlements de moutons, des chants de coq, etc. Bref, l'atmosphère sera celle d'un petit village de brousse où les gens s'ennuient volontiers à leurs moments perdus, et où des événements palpitants comme les aventures de Juliette ne sont guère monnaie courante.

Le glossaire placé à la fin de l'ouvrage permettra aux metteurs en scène de trouver des équivalents des expressions « bulu » utilisées, et de saisir un peu l'esprit des chansons populaires qui font partie du texte.

Guillaume Oyono-Mbia
Keele, Angleterre, juillet 1968

La pièce

Trois Prétendants, un Mari a été présenté pour la première fois en février 1960, au collège évangélique de libamba, Cameroun, dans une mise en scène de Pierre Fichet, décors et costumes de Pierre et Gisèle Fichet, en collaboration avec Marjory Havlick et Muriel Whitney.

La distribution, dans la mesure où l'auteur s'en souvient, était la suivante: ATANGANA Jacob Kouma

ABESSOIO Emmanuel Bityéki

MAKRITA Frieda Mbomezômô

BELLA Germaine Oyônô

JULIETTE Lydie Minkoé

OYONO MBARGA Simiéon Tsémo

MEZOÉ ONDUA Élie Pécaud Ndi

MBIA NDI Édouard Njock

TCHETGEN Gustave Tchetgen

MATAINA Marie Ntsam

KOUMA SANGA-TITI Pierre Okô Mengue

ENGUIU Bernard Eva

AIDE-SORCIER Bernard Eva

MUSICIENS Guillaume Oyônô Mbia

Daniel Ondua

Élie Pécaud Ndi

Personnages

A. - Génération des grands-parents

ABESSOLO Grand-père de Juliette

BELLA, sa femme Grand-mère de Juliette

B. - Génération des parents

ATANGANA, paysan Père de Juliette

MAKRITA, sa femme Mère de Juliette

ONDUA, son frère Oncle de Juliette

MBARGA, son cousin Chef de village

MEZOE, son cousin Oncle de Juliette

MBIA, fonctionnaire Deuxième prétendant

TCHETGEN, commerçant Troisième prétendant

SANGA-TITI Sorcier

MO-BOUIA Femme de Sanga-Titi

C. - Jeune génération

JULIETTE, collégienne Fille d'Atangana

OYONO, paysan Fils d'Atangana

MATALINA fille d'Ondua Cousine de Juliette

NDI, paysan Premier prétendant

ENGUIU Chauffeur de Mbia

OKO, lycéen Fiancé de Juliette

KOUMA, lycéen Cousin de Juliette

AIDE-SORCIER

MUSICIENS

L'auteur

Fils de cultivateurs, Guillaume Oyônô Mbia est né à Mvoutessi II près de Zoétélé, en 1939. Après ses études secondaires, il enseigne au collège évangélique de Libamba. Une bourse britannique lui permet d'aller poursuivre ses études à l'Université de Keele (Angleterre). Dès 1969, il enseigne la langue et la littérature anglaises à l'Université Fédérale du Cameroun. Après avoir été admis à faire valoir ses droits à la retraite, il passe la majeure partie de son temps à Mvoutessi II.

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Acte I

Mvoutessi, par un après-midi bien tranquille. Au lever du rideau, les acteurs en scène sont installés en face de la maison principale d'Atangana. Atangana lui-même est en train de fabriquer un panier. De temps à autre, il jette un coup d'œil impatient à un énorme réveil placé devant lui. Abessôlô est fort occupé à la sculpture d'une figurine d'ébène. Il fume une longue pipe, et chasse les mouches avec un chasse-mouches. Ondua et Oyôno, qui jouent une partie de « songho », se servent très fréquemment du vin de palme que contient unealebasse ventrue placée à côté d'eux. Au cours de la scène, Oyôno ira une ou deux fois verser un vin à son père et à son grand-père. Il va sans dire que les femmes ne boivent pas. Bien au contraire, nous voyons Matalina décortiquer des arachides. Bella ira la rejoindre et l'aider quand elle entrera en scène. Encore une fois, toutes ces activités se poursuivront avec naturel au cours de l'acte car, à bien dire les choses, Mvoutessi est un petit village perdu dans la brousse; ce n'est pas tous les jours qu'il s'y passe des choses comme celles qui vont suivre...

ATANGANA

(scandalisé, indiquant le réveil)

Tu vois, Ondua ? le réveil lui-même nous dit que nous sommes déjà au beau milieu de l'après-midi !

(Coup d'œil vers la route)

Et ma femme qui est toujours au champ ! Makrila va-t-elle jamais comprendre que je la veux toujours au village bien avant midi ?

ONDUUA

(avec un geste de découragement)

Aa a ka.

Atangana ! N'en parle pas ! C'est ce que je dis toujours : les femmes n'en font jamais qu'à leur tête ! Un homme ne devrait jamais perdre son temps à essayer de les raisonner. Hier, par exemple, je demandais à ma femme Monika de me donner une bouteille, une seule bouteille de cette liqueur...

(Baisse la voix : la distillation et la consommation de ladite liqueur sont interdites.)

Euh... « Arki », euh... qu'elle fait distiller...

(Haut)

Je lui ai demandé de m'en donner une seule bouteille, Atangana. Et tu sais ce qu'elle a fait ?

MATAIINA

(qui aime bien taquiner son père)

Elle a refusé, n'est-ce pas ?

ONDUA

(pincé : il déteste qu'on plaisante sur les questions sérieuses)

Ta mère a fait pire que refuser, Matalina ! Elle ne m'a donné qu'une bouteille, oui, une seule !

(Vindictif, tandis que les hommes présents hochent la tête en signe de commisération.)

Et dire que j'avais une fois...

ABESSOIO

(de l'air du sage qui voit se réaliser ses prophéties)

Ha ha ! Tu te fâches encore, Ondua ? N'est-ce pas là ce que je vous dis toujours ? les hommes de votre génération se conduisent tous comme des insensés !

(Fièrement)

De mon temps, quand j'étais encore Abessolo, et ...

(Indiquant Bella qui sort de la cuisine)

Et que ma femme Bella était encore femme, vous croyez que j'aurais toléré des histoires pareilles ? Mais vous, vous permettez à vos femmes de porter des vêtements; vous leur permettez de manger toutes sortes d'animaux tabous ! Vous allez même jusqu'à les consulter sur ceci ou cela!

(S'arrête pour reprendre son souffle.)

Et alors, qu'est-ce que vous voulez d'autre ?

(Avec fermeté)

Je vous le répète, battez vos femmes ! Oui, battez-les !

(Agitant son chasse-mouches vers Matalina)

Même chose pour vos filles.

BELLA

(qui vient de s'installer à côté de Matalina)

Qu'est-ce qu'il y a encore dans ce monde d'aujourd'hui, mon pauvre mari? Je vois les femmes manger même des vipères, des sangliers, des...

(Claquant des mains, scandalisée)

Eé é kié Oyônô Eto Mekong ya Ngozip é é é !

ATANGANA

(d'un ton hésitant)

Mon père dit la vérité, mais...

ABESSOIO

Toujours un « mais » ! Tu ne peux donc pas comprendre que je te donne toujours de bons conseils ? Si je n'avais été là, l'autre jour, tu aurais refusé de prendre les cent mille francs que nous avait versés Ndi, le jeune homme qui veut épouser ma petite-fille Juliette. D'après toi. Il fallait attendre pour consulter Juliette elle-même avant d'accepter la dot.

(Scandalisé, au public.)

Consulter une femme à propos de son mariage !

MATAIINA

Surtout que ce jeune homme avait versé ces cent mille francs en une fois, comme un vrai prétendant !

ATANGANA

(rayonnant, un peu malgré lui, et se frappant fièrement la poitrine)

Euh... Il faut avouer que Juliette est une fille digne d'un père comme moi. En l'envoyant au collège, j'avais bien raison de dire à tout le monde : « Un beau jour, cela me rapportera ! »

ONDUA

Ah Matalina, n'est-ce pas que Juliette elle-même revient de Dibamba aujourd'hui ?

MATAIINA

Oui, aujourd'hui. Elle m'a écrit qu'elle arriverait cet après-midi même.

ATANGANA

Quelle heureuse coïncidence ! Vous savez, Ndi, le jeune cultivateur qui avait versé cent mille francs de dot pour elle arrive cet après-midi également. On m'annonce aussi que...

(Un temps)

Euh... enfin, un autre prétendant, un grand fonctionnaire de Sangmélina, vient me rendre visite aujourd'hui !

(Un peu emballé)

Me rendre visite à moi, vous entendez ?

(Ton confidentiel)

Là-bas, en ville, on attend longtemps avant de lui adresser seulement la parole !

(Murmures d'admiration parmi les assistants.)

BELIA

(fièrement)

Un vrai Blanc ! Ma petite-fille Juliette va épouser un vrai Blanc !... Ah Nane Ngôk !

MATAIINA

(qui voudrait bien être à la place de Juliette)

Quelle chance ! Ma cousine est vraiment née avec une étoile sur le front ! Épouser un homme si riche ! E é é é ! la veinarde ! Elle aura bientôt des tas de robes, des jupes en tergal, des perruques blondes, elle aura tout !

ONDUA

(sentencieux)

Ah Atangana, mon frère ! Voilà l'occasion ou jamais de te faire accorder un fusil sans les complications d'usage !

ABESSOIO

(très vite)

Oui, ne rate pas une telle occasion ! Tu sais qu'on te fait subir de longues attentes chaque fois que tu te présentes devant les bureaux administratifs ! Maintenant que tu auras un si grand homme comme gendre, je parie que tous les fonctionnaires de Sangmélina s'empresseront de te servir !

ONDUA

Sans aucun doute ! Sans aucun doute !

(Bas, après un coup d'œil prudent jeté à la ronde)

Vous savez aussi que Medôla, le commissaire de police de Zoéléle, m'arrête toujours pour ivresse publique, et ma femme Monika pour distillation clandestine d'arki. Si nous donnons Juliette à ce grand homme, nous n'aurons plus rien à craindre de la police; quand tout le monde aura su que...

ATANGANA

Vous avez raison tous les deux, mais vous semblez oublier l'essentiel; qu'est-ce que le fonctionnaire nous apporte comme argent ? Si c'est moins que les cent mille francs de Ndi, comment ferai-je pour rembourser la première dot ? Et qu'est-ce qu'il me restera en poche ?

BEHA

Ah ka, mon fils ! Il apportera beaucoup d'argent, c'est moi qui te le dis !
De mon temps...

MATAIINA

(parlant peut-être d'expérience)

Un vrai fonctionnaire ne va pas rendre visite à une femme sans s'être au préalable muni d'une forte somme d'argent.

ONDUA

(qui n'oublie jamais le principal)

Il faut surtout qu'il nous apporte à boire ! Des choses fortes !

OYONO

On ne va pas visiter les gens sans leur apporter à boire.

(Bruit d'auto qui s'arrête)

MATAIINA

(se levant)

C'est peut-être Juliette qui arrive.

(Se dirige en courant vers la route, puis disparaît en disant)

C'est elle !

ATANGANA

(sourit, enchanté)

Remarquable coïncidence !

OYONO

(allant vers la route)

Je vais chercher sa valise.

ONDUA

Ah Oyôn ! Ne dis rien à ta sœur à propos du fonctionnaire ! Ton père lui-même s'en char...

ATANGANA

C'est cela ! Je lui annoncerai la bonne nouvelle moi-même !

(Oyônô disparaît, mais pour un bref instant seulement, car Juliette et Matalina arrivaient déjà, joyeuses. Juliette embrasse son frère, lui remet sa valise afin d'aller ensuite embrasser les autres à la manière traditionnelle des Bulu. Une certaine confusion en résultera inévitablement, car chacun va s'attendrir sur la collégienne, la trouver grandie, embellie, bien habillée, etc., avant qu'elle ne parvienne à se dégager de l'étreinte. Bella parlera une fois les effusions terminées.)

BEHA

Te voilà arrivée plus tôt que d'habitude, Juliette !

JUIETTE

Nous avons pris le car au lieu d'attendre le train de l'après-midi.

OYONO

(allant garder la valise dans la maison principale)

C'est bien ce que j'avais pensé.

MATAINA

Et tes études, Juliette ? Ça marche ?

JUIETTE

(sans trop de modestie)

Oui, très bien ! J'ai réussi à mon examen !

BEHA

(se lève avec autant de vivacité que l'âge lui en permet)

Elle a réussi ! Ma petite-fille a encore réussi à son examen ! Ah Nane Ngôk !

(Pousse le cri de joie traditionnel des femmes, l'« ôyenga »)

Ou-ou-ou-ou-ou... !

ABESSOIO

(Avec un sourire satisfait)

Tu... tu étudies toujours à Dibamba, n'est-ce pas, ma petite ?

JUIETTE

(éclate de rire)

À li...libamha, Tita ! Combien de fois devrai-je donc t'expliquer que Dibamba est un fleuve, et que Libamba ...

ATANGANA

(en riant lui aussi)

Ton grand-père devient de plus en plus vieux, Juliette ! Mais dis-moi un peu comment vont tes maîtres-blancs, les Français, les Américains, et les missionnaires ?

JUIETTE

Ils vont très bien, mon père. Nous comptons même avoir de nouveaux professeurs l'an prochain.

MATAIINA

(sans réfléchir, tandis que les hommes essaient de la faire taire à grand renfort de signes)

L'an prochain ? Ton mari va donc te laisser repartir au collège, Juliette ? Est-ce que...

(Ondua lui a tapoté sur l'épaule elle se tait, mais trop tard déjà Juliette regarde tout le monde avec de grands yeux étonnés.)

JUIETTE

Mon mari ? Quel mari ? Est-ce que j'ai un mari ?

BEHA

(qui ne remarque pas la gêne ambiante)

Un mari, Juliette ? Mais tu en as déjà deux, mon enfant ! Dire qu'il y a des filles qui ne...

ATANGANA

(réprobateur)

Eé kié, voyons, vous autres ! Vous savez bien que j'ai promis de lui annoncer la bonne nouvelle moi-même !

(Se gratte la tête pour savoir par où commencer.)

Bon... euh... je vais t'expliquer la situation, mon enfant. Il y a cinq semaines, nous avons reçu la visite d'un jeune homme qui est venu demander ta main. Évidemment, à cause de ton instruction et de ta valeur, nous avons décidé de prendre les cent mille francs qu'il a versés...

(Juliette a un mouvement vif, et Atangana ajoute précipitamment)

Mais nous avons mis cet argent de côté ! ... En effet, nous attendons cet après-midi la visite d'un grand fonctionnaire...

(Se penche pour faire comprendre à sa fille qu'elle a bien de la chance.)

Il veut lui aussi t'épouser !

(Un temps)

Juliette ne semble pas se réjouir outre mesure.)

Naturellement, s'il me verse une dot plus importante...

JULIETTE

(indignée)

Quoi ? Je suis donc à vendre ? Pourquoi faut-il que vous essayiez de me donner au plus offrant ? Est-ce qu'on ne peut pas me consulter pour un mariage qui me concerne ?

(Tous restent muets d'étonnement; pendant la réplique de Juliette, le sourire fier qu'arborait Atangana s'est peu à peu transformé en une grimace scandalisée : on voit bien qu'il s'attendait à une reconnaissance un peu plus émue de la part de sa fille.)

ABESSOIO

(Se levant, à Juliette)

Te consulter ?

(Au public)

Il faut qu'on la consulte !

(À Juliette)

Depuis quand est-ce que les femmes parlent à Mvoutessi ? Qui donc est-ce qui vous enseigne cela ces jours-ci, cette prétention de vouloir donner votre avis sur tout ? Ça ne te suffit pas que ta famille ait pris une décision si sage en ta faveur ?

JULIETTE

Mais je n'ai même pas encore vu l'homme que vous voulez me faire épouser ! Comment voulez-vous que je l'aime ?

(En entendant de pareilles bêtises, Abessôlo regarde les autres avec étonnement. Bien des assistants hochent la tête d'un air incrédule : jamais ils n'avaient cru Juliette à tel point dépourvue d'intelligence.)

MATALINA

Mais c'est un grand homme. Juliette ! Un fonctionnaire !

JULIETTE

(obstinée)

Je...

BELIA

Matalina a raison ! Une fille sage ne manquerait pas de profiler d'une telle chance ! De mon temps...

ABESSOIO

(au public)

Vous entendez ? Elle veut voir le grand homme avant de consentir à l'aimer !

(À Juliette)

N'est-ce pas que ce fonctionnaire-là va nous verser beaucoup d'argent pour t'épouser ?

(Ton soupçonneux.)

Tu n'essaierais pas, par hasard, d'imiter ces filles d'aujourd'hui qui vont épouser des jeunes gens pauvres comme des mouches, sans voiture, sans argent, sans bureaux ni cacaoyères, et qui laissent leur famille aussi pauvre qu'auparavant ?

JULIETTE

(Qui commence à se fâcher)

Vous comptiez donc sur moi pour vous enrichir ? Est-ce que je suis une boutique, ou bien un fonds quelconque ?

(Des exclamations de surprises fusent parmi les assis tants. Oyônô revient de la maison principale où il est allé garder la valise de Juliette. Il apporte une chaise à cette dernière qui la boude et s'assied à même le sol. Oyônô, un moment étonné, se rapproche d'Ondua qui lui fait un bref compte-rendu de la situation tandis que Matalina parle comme suit)

MATALINA

Comment peux-tu dire cela, Juliette ? Tu crois pouvoir être heureuse avec un mari pauvre ? Qu'est-ce qu'il donnera à ta famille ?

ONDUA

(fièrement)

Hmmm ! Tu me fais honneur, Matalina, à moi et à Monika, ta mère ! Ces paroles montrent que tu vas nous enrichir le jour où tu te marieras !

ABESSOIO

(trionphant)

C'est la preuve de ce que je dis toujours : n'envoyez jamais vos filles au collège ! Regardez Matalina qui n'a jamais été au collège : n'est-ce pas

qu'elle parle toujours comme une fille sage et obéissante ?

(Agitant son chasse-mouches vers Juliette)

Alors que, si vous n'y prenez garde, Juliette va épouser un petit homme incapable de nous payer cent mille francs pour garantir le mariage ! E é é ! le monde est vraiment gâté ! les écoles ont tout gâté !

(S'asseyant, accablé)

Tout !

BELIA

(Approuvant)

Eéenne ! De mon temps...

(Entre Makrita, revenant des champs. Elle porte au dos une corbeille de nourriture : manioc, plantains, bananes, cannes à sucre, etc. Dès que Juliette l'aperçoit, elle court l'embrasser, et Atangana parle un moment plus tard.)

ATANGANA

(indiquant à nouveau son réveil)

Vous voyez à quelle heure ma femme revient de ses champs ? le réveil lui-même nous dit...

MAKRITA

J'étais descendue voir mon champs de maïs, au bord de la rivière sô'ô.

BELIA

Est-ce que les singes ont encore fait beaucoup de ravages par-là depuis la dernière fois que nous sommes allées voir ?

MAKRITA

Ces singes vont nous manger tout notre maïs de cette année, Na'Bella ! C'est terrible !

ONDU

(approuve)

Terrible ! Monika me disait l'autre jour qu'on risquait de ne même pas récolter assez de maïs pour... euh...

(Bas, après la précaution d'usage)

Pour faire distiller de l'arki.

(À Oyônô qui sort une main de bananes de la corbeille de sa mère.)

Il faudra bientôt que tu ailles tendre des pièges à ces singes qui ravagent le champ de ta mère !

OYONO

(regagnant son siège)

J'attends l'arrivée de Ndi

Il est très habile à tendre ce genre de pièges.

MAKRITA

(heureuse de cette information)

N'est-ce pas ?

(À Juliette)

Ton père te donne un mari très travailleur, Juliette ! Ah, si tu avais pu voir le jour où Oyônô et lui me défrichaient mon champ d'arachides de cette année !

BELIA

Un garçon très travailleur !

ABESSOIO

(impatiente)

Oui, mais nous ne voulons plus de lui ! Il faut que Juliette épouse le fonctionnaire !

MAKRITA

(regarde Juliette avec étonnement)

Le fonctionnaire ?

ONDUA

(rayonnant)

Oui, un grand fonctionnaire qui nous apporte des boissons fortes de Sangmélima !

ATANGANA

Et beaucoup d'argent.

(Menaçant, à Juliette)

Et que je ne t'entende plus dire que tu veux le voir avant de consentir à l'épouser !

JULIETTE

Mais comment voulez-vous que je...

BELIA

(Sévèrement)

Juliette ! Une fille ne parle pas quand son père parle !

MAKRITA

(Pour faire diversion)

Ah Oyôn ! Va me chercher un morceau de bois que j'ai laissé près du puits, dans la plantation de ton père.

(Oyônô sort par la route en mangeant toujours ses bananes)

ONDUA

Ah Makrita ! Oyônô devrait maintenant rester en compagnie des sages du village pour entendre ce qu'ils disent.

ATANGANA

(menaçant du poing Makrita qui se dirigeait vers la cuisine)

C'est elle qui enseigne cette mauvaise conduite à mes enfants !
Regardez Juliette !

MAKRITA

(effrayée, du seuil de la porte)

Ah Juliette ! Est-ce que je ne t'ai pas toujours dit d'être obéissante envers ta famille ? Pourquoi tu n'essaies pas de faire comme ta cousine Matalina ?

JULIETTE

Tu veux donc que j'accepte de me laisser vendre comme une chèvre ?
Mais je suis un être humain ! J'ai de la valeur !

MATALINA

Bien sûr que tu as de la valeur, Juliette ! On t'a déjà dit que Ndi, le jeune planteur d'Awaé, a versé cent mille francs pour t'épouser. le grand fonctionnaire qu'on attend cet après-midi versera encore plus d'argent. Est-ce que tout cela ne te montre pas que tu as de la valeur ?

BELIA

(soupire, découragée)

Moi, je ne comprends pas les filles de maintenant. De mon temps, seules les jeunes filles les plus chèrement dotées étaient respectées. Écoute-moi, Juliette, tu veux donc nous couvrir de honte comme ta cousine Myriam qui avait épousé un gueux ? Un garçon qui n'avait même pas pu nous verser assez d'argent pour ...

ATANGANA

(qui suivait le fil de sa pensée)

Ce fonctionnaire-là pourra même me faire obtenir une autorisation d'achat de fusil ! Vous savez comme c'est difficile quand on ne connaît personne dans les bureaux administratifs.

JUIETTE

Mais vous attendez vraiment toutes ces choses de moi ?

ABESSOIO

Et qui d'autre veux-tu que nous regardions ? Tu es la fille la plus instruite de la famille ! Il faut aussi que ton père Oyônô paie la dot de la fille qu'il veut épouser à Ebolowa,

(Un temps : Abessôlô sait qu'il va avancer un argument de poids.)

D'ailleurs, est-ce que tu nous as déjà dédommagés de toutes ces dépenses faites pour tes études à Dibamba et ailleurs ?

JUIETTE

(posément mais avec colère)

Vous vous attendez donc à ce que je vous dédommage ?

(Ici, on entend le bruit caractéristique d'une grosse Mercedes Benz qui s'arrête sur la route, mais les acteurs sont trop scandalisés par la réplique de Juliette pour y faire attention.)

ABESSÔÎÔ

(suffoquant d'indignation, au public)

Vous entendez ce qu'elle raconte ? Quelle sottise !

(À Juliette)

un grand fonctionnaire comme celui que nous attendons nous fera tous envier dans le pays Fông !

ONDUVA

Oui, envier ! Regardez un peu Meka qui est si fier depuis que sa fille est devenue la douzième femme du député...

ATANGANA

(rapidement)

Du ministre ! Une fille qui n'a jamais été au collège comme Juliette, et qui a déjà fait construire à son père une maison en dur !

ABESSOIO

(fulminant)

Et quand je pense à tout ce que...

(Irruption d'Oyônô qui semble surexcité.)

OYONO

Ah Tita !... Tita ! le grand homme est arrivé !

(Remue-ménage général conversations animées, exclamations, etc. Makrita elle-même sort de la cuisine pour venir aux nouvelles.)

ATANGANA

(que l'émotion fait bégayer)

Co... Comment est-il ?

OYONO

Un vrai fonctionnaire !

ATANGANA

(même jeu)

B...euh...bien habillé ?

OYONO

(avec de grands gestes)

Je te le répète, un grand fonctionnaire ! Il porte tout un costume en tergal !

Tous

(se regardant, épatés)

Un fonctionnaire ! Un costume en tergal !

BEHA

(fièrement)

Un vrai Blanc ! Un costume en trégar !

ABESSOIO

(à Oyônô)

Est-ce qu'il a l'air important ?

OYONO

(geste éloquent)

Important !

ABESSOIO

(menaçant, à Juliette)

Et tu parlais de le refuser !

ONDUA

(pratique)

Du calme, du calme ! Ah Oyôn ! Est-ce que le fonctionnaire nous apporte des choses fortes à boire ?

OYONO

Il y a peut-être du vin dans sa voiture.

MATAIINA

(qui s'emballa)

Une voiture ! Quelle chance, Juliette ! Tu ne marcheras plus jamais à pied ! MAKRITA

(avec une fierté bien légitime)

Juliette, tu as enfin le mari qu'il te faut !

ATANGANA

(catégorique)

S'il nous apporte suffisamment d'argent.

ONDU

Et du vin.

ATANGANA

On verra tout cela. Ah Oyôn ! Va vite battre le tam-tam. Invite tous les gens de ce village à venir chez moi cet après-midi. Et maintenant, allons tous à la rencontre du fonctionnaire.

(Tous les hommes se dirigent vers la route, et les femmes vers la cuisine. Juliette, triste et abattue, reste assise sur le sol. Bella, qui allait à la cuisine, se retourne et, la voyant, revient lui parler : Juliette, pense-t-elle, n'a nul besoin d'afficher de tels excès de modestie à propos de ces heureux événements. Elle lui dit donc avec un clin d'œil complice)

BELLA

Je savais bien que ma petite-fille n'épouserait qu'un Blanc !

(Tam-tam d'appel tandis que le rideau s'abaisse.)

(Rideau)

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Acte II

Même après-midi à Mvoutessi. Mbia est assis bien en évidence dans un grand fauteuil placé au milieu de la scène.

Il a l'air vraiment important : costume en tergal du bon faiseur, lunettes de soleil, etc. Une formidable collection de médailles lui orne la poitrine. Engulu, son chauffeur, ira de temps à autre offrir des cigarettes à la ronde et les villageois enchantés en prendront toujours plus d'une à la fois. Pour n'être que le domestique du grand homme, Engulu n'en regarde pas moins tous ces broussards d'un peu haut, en bon citadin. Point n'est besoin de préciser que les femmes n'assistent pas à cette palabre au sommet.

ATANGANA

(s'évertuant à enfiler une vieille veste croisée pour faire honneur au visiteur)

Ô mes pères et frères de Mvoutessi ! Je vois aisément que vous vous demandez : « Pourquoi est-ce que Atangana a battu le tam-tam pour nous inviter à venir chez lui cet après-midi ? » Eh bien, j'ai tenu à ce que ce village tout entier vienne faire honneur à Mbia, le grand fonctionnaire que vous voyez assis parmi nous.

(Atangana s'assied. Tous les yeux sont maintenant fixés sur le visiteur.)

ABESSOIO

Que le visiteur lui-même nous dise qui il est !

MBIA

(après s'être longuement éclairci la gorge)

C'est moi Mbia, grand fonctionnaire de Sangmélina. Je travaille dans un très grand bureau.

Tous

(épatés)

E é é é Kié !

MBIA

(satisfait de l'effet produit)

Je suis au Gouvernement depuis vingt-cinq ans et bien connu de Monsieur le Ministre.

Tous

(épatés)

Monsieur le Ministre !

MBIA

(se bombant la poitrine)

Mes capacités exceptionnelles m'ont valu bien des décorations, bien des honneurs.

ABESSOIO

(allant contempler Mbia de près)

Voilà un prétendant enfin ! Des médailles !

MBIA

(flatté)

Oui, de grandes médailles ! Mais pour que vous me connaissiez mieux, nous allons boire quelque chose ensemble.

Tous

(ravis : le moment tant attendu s'annonce enfin)

Ah ... quel grand fonctionnaire !

(Mbarga traverse la scène de façon à attirer l'attention de Mbia, puis parle bas à Atangana.)

MBARGA

Est-ce que tu as déjà dit au fonctionnaire que je suis le chef de ce village ?

ATANGANA

(bas, à Mbarga)

Pas encore, mais...

MBARGA

(scandalisé, bas au public)

Pas encore, vous entendez ? Un grand homme arrive à Mvoutessi, et personne ne songe à lui présenter le plus grand homme du village !

(Ton de confidence)

Attendez un peu, et vous verrez comment le fonctionnaire sera ravi de faire ma connaissance !

(Haut à Mbia)

Monsieur le fonctionnaire, c'est moi Mbarga !

MBIA

(distrain)

Mbarga ? Ah...bon...

MBARGA

C'est moi le chef de ce village !

MBIA

(qui s'en moque éperdument)

le chef ? Pas mal... pas mal ...

MBARGA

(au public)

Vous voyez ?

(Haut à Mbia)

C'est moi qui commande tout ce village !

MBIA

(ennuyé)

Ça va, ça va ! On va maintenant boire quelque chose ... Engulu !

ENGUIU

(se précipitant)

...Sieur ?

MBIA

Va chercher !

(Engulu se précipite vers la route)

MBARGA

(trionphant, bas au public)

Qu'est-ce que je disais ? Est-ce que le fonctionnaire nous aurait offert à boire si je ne m'étais présenté ?

ONDUA

(bas, à Mbarga)

C'est toi qui nous sauveras toujours dans ce village, Ah Mbarga !

(Engulu apporte une énorme caisse de bière)

MBIA

Voilà pour commencer !

(Engulu commence à décapsuler les bouteilles et à les distribuer aux villageois qui les vident avec enthousiasme sans s'embarrasser de verres.)

ABESSOIO

(quand les bouteilles sont à moitié vides)

Maintenant, mon fils, dis-nous l'objet de ta visite.

MBIA

(se lève majestueusement et parle avec solennité autant qu'un sous-préfet le jour de l'indépendance)

Un grand fonctionnaire comme moi ne saurait se déplacer sans raison officielle. Qui ignore, parmi vous tous qui m'entourez, la valeur de l'illustre famille que voici ? Qui ignore qu'elle n'a jamais produit que des braves, tel... euh...

(Indique Abessôlô en se frappant le front)

Tous

(lui venant en aide)

Abessôlô !

MBIA

Ah ! ... Abessôlô ! Est-ce que je me trompe ?

Tous

(grands gestes de dénégation)

Non... te ké é é

(Abessôlô rayonne de fierté)

MBIA

N'est-ce pas que les villageois de Mvoutessi sont connus partout ?

Tous

(avec sincérité)

Eé é é !

MBARGA

(très flatté, au public)

Vous entendez ? On me connaît partout !

MBIA

(après un temps)

C'est pourquoi je cherche à entrer dans cette grande famille par les liens du mariage. Je demande donc la main de Juliette, fille d'Atangana.

(Murmures approbateurs. Mbia s'assied et rallume sa pipe.)

ABESSÔÎÔ

(se levant, à Mbia)

Tu as bien parlé, mon fils. Mais...

(Coup d'œil interrogateur aux autres villageois)

euh...avant de te donner réponse, je te prie de nous dire ta généalogie.

(Murmures nettement désapprobateurs dans l'assistance, mais le silence se rétablit quand Mbia commence à parler.)

MBIA

(après avoir tiré une bouffée de sa pipe)

Je suis moi-même de la tribu Esse. Du côté de ma mère, je descends des Mbidambanés. la mère de ma mère était Yembông, et celle de...

(Grand cri de détresse quand la tribu Yembông est mentionnée. Mbia s'arrête, surpris, et regarde Abessôlô qui semble plus bouleversé que tous les autres villageois.)

ABESSOIO

Hi yé é é ! Quel malheur, mon fils ! La grand-mère de de l'arrière-grand-père paternel de Juliette était Yembông ! Mariage impossible !

MBIA

(stupéfait)

Quoi ?

ABESSOIO

(catégorique)

Mariage impossible !

Tous

(mécontents)

Ah ka ka ka, Abessôlô !

ATANGANA

(terriblement déçu)

Eé é é ké !

MBIA

(se levant, furieux)

Mariage impossible ? Et ma bière ?

ABESSOIO

Mariage impossible ! Impossible ! Rendez-lui sa bière ! Parenté !
Parenté !

MBIA

(sec, à Engulu)

Engulu ! Remporte la bière ! Nous partons !

(Les villageois se précipitent sur la caisse de bière, et prennent les bouteilles qu'Engulu essaie vainement de remporter.)

Tous

Jamais... jamais ! Te ké é é !

MBARGA

(qui était resté impassible)

Kaé !... kaé ! Il vous faudra alors prendre une autre décision ! le fonctionnaire mérite des égards !

ABESSOIO

(horrifié)

Quoi ? Et la parenté ?

MEZOE

(se rapprochant d'Abessôlô)

Ah Abessôlô ! Pourquoi tu veux nous empêcher de boire ce que notre gendre nous a donné ? Tu seras toujours le même dans ce village ! Tu essaies déjà de nous écarter de ta famille !

Tous

C'est vrai ! Il veut nous écarter !

ONDUA

(Qui, dans la mêlée, s'était approprié une bonne demi-douzaine de bouteilles)

Ah Atangana, mon frère ! Tu veux donc que tous les notables de Mvoutessi quittent notre famille de mauvaise humeur ?

ATANGANA

(indécis, regardant Abessôlô du coin de l'œil)

Non, mais...

ONDUA

(indiquant Mbia d'un geste timide)

Et n'oublie pas que si nous refusons ce grand fonctionnaire, personne de ce village n'osera plus se rendre à Sangmélina.

(Aux autres villageois qui l'écoutaient gravement)

N'est-ce pas que j'ai bien parlé ?

Tous

Bien parlé !

MEZOE

Est-ce que nous allons boire comme des muets ?

(Va mettre ses bouteilles en lieu sûr.)

Ah Oyôn !

(Et Mezoé se met à chanter en claquant des mains)

« Tôle m'élaé, tôle m'élaé meyok,
Tôle m'élaé, Mone Mbidambané,
Tôle m'élaé, ... »

(Les autres villageois reprennent en chœur, Mezoé lui-même chantant la ligne mélodique. Oyônô revient avec les tam-tams. Ondua et lui attaquant le rythme du « Nyeng », et Mezoé danse. Bella et Makrita, attirées par la musique, sortent de la cuisine pour venir danser. Mbia et Engulu regardent tout cela en touristes blasés. Après une ou deux minutes de danse. Bella et Makrita s'apprêtent à repartir quand Mbia, de l'index, les fait approcher. Puis en homme qui connaît son monde, il leur remet à chacune un gros billet de banque. Murmures admiratifs. Les deux femmes inondent de bénédictions l'heureux couple que formeront bientôt Mbia et Juliette, les nombreux enfants, tous sages et obéissants, qui seront issus de cette union harmonieuse, etc. Mbarga. Impatienté, leur signifie du regard que leur présence n'est pas indispensable, et elles regagnent la cuisine.)

ONDUA

(qui avait suivi l'incident des billets de banque avec des yeux ronds de convoitise)

Silence... silence ! Wula wula wula a a !

Tous

Aa a a ah !

(Ayant abandonné son tam-tam à Mezoé, Ondua se place au centre du demi-cercle et chante)

ONDUA

« Aya ya Mone Minga a a a ! O lig Ondua a nya'a vé é, é ! Aya ya Mone Minga a a ... »

(Les autres reprennent en chœur comme précédemment, tandis que Oyônô et Mezoé jouent le rythme de l'« Anyeng ». Ondua va alors se planter devant Mbia, et danse avec beaucoup d'application.)

MBARGA

Wula wula wula wula a a a !

Tous

A a a a ah !

(Danseurs et musiciens s'arrêtent tout à fait cette fois. écartant sans façons Ondua qui espérait peut-être une récompense, Mbarga adopte sa pose la plus majestueuse et dit)

MBARGA

Écoutez-moi tous ! Je suis le chef ! Mbia, le grand fonctionnaire que voici, est venu de Sangmélina pour épouser notre fille Juliette.

(Négligemment)

Certains d'entre nous, je le sais, pensent qu'il y a des liens de parenté entre lui et Juliette, et que le mariage est par conséquent impossible.

(Avec autorité)

Mais quoi ? Est-ce que nous allons refuser le mariage à un grand fonctionnaire pour de pareilles raisons ? N'est-ce pas que les grands hommes méritent toujours des égards ?

Tous

Ils en méritent !

MBARGA

(avec des clins d'œil interrogatifs à Mbia)

Qui va nous accueillir chaque fois que nous nous rendrons en ville ?

Tous

Lui !

MBARGA

(même jeu)

Qui va nous faire manger et boire comme des Blancs dans les grands restaurants de Sangmélina?

(Mbia approuve de la tête à chaque question de Mbarga.)

Tous

Lui seul !

MBARGA

Qui va nous délivrer de la main des commissaires de police et des gendarmes ?

Tous

Yé é é ! Rien que lui !

(Ondua adresse de grands gestes d'approbation à Mbarga mais ce dernier, qui a d'autres chats à fouetter, n'y fait pas attention)

MBARGA

(semi-confidentiel)

Qui sait ? N'est-ce pas que Mbia nous fera obtenir des autorisations d'achat d'armes et des médailles ?

Tous

(bruyamment)

Il le fera ! ---des fusils ... des médailles !

MBARGA

Mbia ne va-t-il pas nous faire entrer dans les bureaux administratifs de Sangmélina, chez Monsieur le Préfet même, sans nous faire attendre ?

Tous

Sans faire attendre !

MBIA

(négligemment)

Engulu ! Une bouteille de vin pour le chef !

(Engulu se précipite vers la route)

MBARGA

(encouragé par ce début)

Nos ancêtres disaient : « Les grands fleuves se reconnaissent toujours par l'importance de leurs affluents ». Je vous demanderai donc si Mbia nous fait boire tant de vin maintenant, n'est-ce pas la preuve qu'il le fera à l'avenir ?

Tous

Il le fera !

(Engulu apporte une bouteille de vin à Mbarga qui la caresse un bon moment avant de continuer.)

MBARGA

N'est-ce pas que Mbia nous fera hausser le prix du cacao ?

Tous

Il le fera !

MBARGA

(après un temps)

Vous m'étonnez beaucoup dans ce village. Quand il y a des affaires importantes à régler, vous vous mettez à caqueter comme des femmes, au lieu de me laisser la parole !

(Regagnant sa place)

je ne parlerai plus ! Parlez vous-mêmes !

Tous

(plaidant)

Parle... parle... ah Mbarga ! Ne t'assieds pas !

MBARGA

(boudeur)

Plus jamais !

ABESSOIO

(se rapprochant de Mbarga)

Ah Mbarga ! Si tu te tais toi aussi, qui d'autre va parler ? Ah Oyôn ! Va m'attraper un poulet pour le chef !

(Oyônô court vers la cuisine, et Mbarga se relève brusquement)

MBARGA

Je parlerai donc !

(Se campe de nouveau au milieu de la scène)

qui ne connaît ma sagesse dans ce village ?

Tous

Personne !

MBARGA

Ah Abessôlô !

ABESSOIO

Me voici !

MBARGA

N'est-ce pas que j'ai vu tous nos pères morts en rêve ? N'est-ce pas que nos pères morts m'ont béni ?

ABESSOIO

(avec sincérité)

Béni !

MBARGA

N'est-ce pas que tu avais vu mon rêve-là ?

ABESSOIO

De mes propres yeux ! J'avais vu ton rêve ! Vu !

(Un temps, Oyôno apporte le poulet à Mbarga qui, d'un geste, lui dit d'aller le garder dans la cuisine de Makrita.)

MBARGA

Et vous alliez refuser le mariage à un si grand homme ! Un homme dont tout Sangmélîma parle, et que j'ai si souvent vu en compagnie de Monsieur le Ministre...

MBIA

(flatté)

Engulu ! Deux bouteilles pour le chef !

(Engulu obéit.)

MBARGA

qui sera bientôt maire...

MBIA

(crie)

Engulu ! Quatre bouteilles !

(Engulu retourne avant d'avoir pu remettre les deux premières bouteilles à Mbarga. Ce dernier enchaîne rapidement.)

MBARGA

Député... MBIA

Engulu ! Dix bouteilles !

(On entend de la route un grand vacarme de bouteilles.)

MBARGA

(frappant le sol d'un coup sec de son bâton)

Ministre !

(Mbia se lève surexcité : comme tout le monde, il caresse volontiers le rêve d'être un jour ministre.)

MBIA

(à tue-tête)

Engulu ! Mie'd ! ... Une caisse de vin rouge !

(Et il s'avance pour serrer la main à Mbarga. Or Engulu, qui revenait de la route, chargé de plusieurs bouteilles de vin, essaie de faire brusquement volte-face. Mais il s'empêtre dans son pantalon bouffant, et s'étale de tout son long sur la scène, au moment historique où les deux grands hommes allaient se serrer la main. Mbarga, réfléchissant qu'il serait plus à propos de s'occuper des bouteilles, se met à les ramasser et Ondua, empressé comme toujours, lui donne un coup de main. Le calme se rétablit lentement.)

ABESSOIO

(cédant enfin devant l'opposition, à Mbia)

Pardonne-moi, mon fils !

(Le ramenant à son fauteuil)

Je ne savais pas que tu étais un si grand homme ! Mais que veux-tu, je ne suis qu'un pauvre vieillard.

(Lorsque Mbia s'est rassis.)

Nous allons abolir cette parenté !

MBIA

Engulu ! Quatre bouteilles de vin pour le grand-père !

(Engulu, encore essoufflé, se précipite vers la route.)

ABESSOIO

Il y a cependant une condition : comment est-ce que tu es venu ?

(Tout le monde écoute attentivement. Cette question doit être de la plus grande importance.)

MBIA

(tirant une autre bouffée de sa pipe)

Nos ancêtres avaient l'habitude de dire : « le premier jour du mariage n'en est que le commencement ». C'est pourquoi je ne vous ai d'abord apporté que deux cent mille francs.

Tous

(effarés)

Deux cent mille francs... deux cent mille francs !

ABESSOIO

(bas, aux autres)

Qu'est-ce que je vous disais ?

MBIA

(petit air modeste)

Évidemment, c'est peu de chose...

Tous

(émerveillés)

O ô ô ô ô ô ô !

MBIA

(se rengorgeant)

Mais comme je le disais, ce n'est que le commencement.

ATANGANA

(précipitamment)

Tu as raison ! Mariage accordé ! Donne-moi l'argent !

(Mbia remet l'argent à Mbarga qui le compte et le donne ensuite à Atangana. Abessôlô l'aide à compter l'argent tandis que les autres villageois continuent la conversation.)

MEZOE

Vous voyez ce que je dis toujours ? Il n'y a rien de tel que le collège pour donner de la valeur aux filles. Voilà Juliette que nous allions tout bêtement donner à un simple cultivateur et qui sera maintenant la plus grande dame de Sangmélina.

ONDU

(bas)

Notre gendre est donc célibataire ?

MEZOE

Pas tout à fait, mais il n'a que huit femmes. Aucune d'elles n'a d'ailleurs été au collège comme Juliette. Elle va commander tout le monde chez Mbia, c'est moi qui vous le dis.

ATANGANA

(après avoir recompté l'argent)

Cela fait bien deux cent mille francs !

MBIA

(se levant)

Il faut que maintenant je vous quitte. Je dois prendre l'apéritif chez Monsieur le Ministre ce soir-même.

(Fausse sortie de Mbia et Engulu, Atangana et Oyônô, tout sourires et courbettes, les accompagnent vers la route tandis que les autres villageois se regardent, surpris.)

MEZOE

(scandalisé)

Vous voyez ce que je disais ? Atangana raccompagne le grand homme pour nous empêcher de lui deman...

MBARGA

(irrité lui aussi)

Ne dis rien, Mezôé ! Regardons-le faire !

ABESSOIO

(réagissant vivement)

Ah Atangana ! Atangana !

Revenez tous ! Ce n'est pas fini ! Revenez !

(Atangana revient en scène, suivi des autres.)

ATANGANA

(à Abessôlô)

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ABESSOIO

Comment, tu me le demandes à moi ?

(Bas)

Est-ce que tout le monde a déjà dit à Mbia ce qu'il doit encore apporter avant d'avoir notre fille ?

(Haut, à Mbia)

Pour que tu puisses épouser Juliette, il faudra que tu m'apportes trois de ces grands pagnes que les commerçants bamiléké vendent à Zoétélé, un sac de kolas du Nord, et une belle chaise-longue.

(Mbia fait signe à Engulu de prendre note de tout ce que les villageois vont demander.)

OYONO

Moi, je dois avoir une mobylette toute neuve !

MEZOE

Je me contenterai, pour le moment...

(Indiquant les vêtements que porte Mbia)

d'un beau costume en tergal.

ONDUA

(méthodique)

Il me faut, pour moi...euh...un grand lit en fer...un matelas en coton... euh... une armoire, des cou...

MBARGA

(l'écartant avec impatience)

Ça va, ça va, espèce d'ivrogne ! Est-ce que le chef lui-même a déjà parlé ?

Tous

Mbarga doit parler... oui... oui... Mbarga doit parler !

MBARGA

Vous êtes toujours les mêmes dans ce village, à vouloir faire parler le chef après tout le monde ! ...Silence !

(Les villageois se taisent. Mbarga se tourne lentement vers le fonctionnaire.)

Quant à moi, je ne parle pas encore. Je viendrai te voir à Sangmélina !

ATANGANA

Est-ce que tout le monde a déjà parlé ? Bon !

(À Mbia)

Voilà ce que tu dois encore m'apporter pour achever le mariage. Je veux un poste radio avec phonographe...

OYONO

(se précipitant pour lui parler bas)

Ah Tita ! ... Tita ! Demande plutôt un poste à transistors !

ATANGANA

(catégorique)

Jamais de cela dans ma maison ! Je ne veux pas de ces petits postes menteurs que les jeunes gens font brailler à tout bout de champ ! Il me faut un appareil sérieux qui parle bulu de temps à autre !

Tous

Ya a a ! Tu as raison ! ... un poste bulu ... bulu ...

ATANGANA

Je continue ...

(Engulu note fidèlement tout ce qui se dit)

Une bicyclette de marque anglaise...

(Bas à Mbarga)

Il paraît que ce sont les plus chères à l'heure actuelle !

(Haut. à Mbia)

Quatre costumes en tergal, cinq couvertures en laine, une machine à coudre à pédale, dix grands pagnes...

MBARGA

(bas à Atangana)

Il paraît que le fonctionnaire possède un car !

ATANGANA

(bas à Mbarga)

N'est-ce pas ? Dans ce cas, nous exigerons qu'il nous le donne quand il faudra faire signer l'acte de mariage !

(Haut, à Mbia)

Et pour ma femme, une batterie de cuisine complète, dix sacs de riz de cent kilos chacun, et tout ce qu'elle voudra te demander par la suite. N'oublie surtout pas de m'apporter quatre bœufs, quinze moutons, dix chèvres, vingt porcs...

ONDUA

(bas, à Atangana, avec des gestes éloquents)

Ah Atangana ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu oublies le plus important !

ATANGANA

Ah... oui ! Trente caisses de vin rouge !

Tous

(louant hautement la sagesse d'Atangana)

Ya a a a !!!

MBIA

(se redressant fièrement)

C'est tout ?

(Les villageois se regardent, incrédules, mais qu'Atangana essaie fébrilement de trouver d'autres choses à demander.)

ATANGANA

Euh.., je crois que ça suffit...

(Ajoute, parce qu'on ne sait jamais)

Pour le moment !

MBIA

Au revoir donc. Engulu !

ENGUIU

(le suivant)

Sieur !

(Ils sortent, accompagnés d'Atangana, Oyônô va garder les chaises inoccupées dans la maison principale.)

MBARGA

(d'un ton accusateur)

Vous étiez tous témoins, n'est-ce pas ? Vous avez vu ce qu'Atangana et les siens ont fait ?

ABESSOIO

(perplexe)

Quoi ? Qu'est-ce que nous avons fait ?

MBARGA

Vous savez très bien qu'il y a quatre ans que j'essaie d'obtenir une autorisation d'achat d'arme, et vous laissez partir votre fonctionnaire sans même lui en parler ?

ABESSOIO

Ah Oyôn ! Cours vite dire à ton père de dire au grand homme que...

MBARGA

Je verrai le grand homme moi-même ! Je vais vous montrer qu'on me connaît partout !

ABESSOIO

Ce n'était...

MBARGA

Et j'obtiens mon autorisation malgré la jalousie de certains gens !

MEZOÉ

Qu'est-ce que tu vas faire pour cela ?

MBARGA

Ce que je vais faire ? Vous le verrez tous ! Un de ces jours, j'irai voir Mbia à Sangmélina. En attendant, je vais lui offrir quelque chose à boire chez moi.

ONDU

(parlant d'expérience)

Garde-toi surtout de lui offrir de l'arki...

MBARGA

(méprisant)

Je n'ai peur de rien ! Je ne suis pas comme toi ! C'est des gens sans importance comme toi que le commissaire de police maltraite à Zoétélé.

(Se dirigeons vers la route)

Venez voir comment je reçois le fonctionnaire chez moi, Venez ! Il y a assez d'arki pour tout le monde !

(Mezôé et Ondua le suivent pour aller voir s'il dit vrai. Abessôlô va dans la maison principale tandis que Makrita, Bella, Matalina et Juliette sortent de la cuisine. Elles entrent en même temps qu'Atangana qui revenait de la route.)

MAKRITA

Ça a bien marché avec le fonctionnaire ?

ATANGANA

(content de lui)

Très bien, très bien ! Il nous a versé deux cent mille francs...

(Rayonnant, à Juliette)

Et le mariage est conclu !

JULIETTE

(furieuse)

Conclu ? Mais vous êtes donc bien décidés à ne faire aucun cas de moi en prenant des décisions qui me concernent ? Est-ce qu'on ne pouvait pas me consulter ? Au moins pour cette fois ?

(Tous restent muets de stupéfaction. Oyônô et Matalina, qui n'ont jamais été au collège, regardent leurs aînés d'un air qui signifie : en voilà de vos collégiennes !)

MATALINA

Mais c'est un fonctionnaire. Juliette ! Un homme riche !

JULIETTE

(de plus en plus indignée)

Je dis que je ne veux pas l'épouser ! D'ailleurs, j'ai déjà dit à ma mère que je suis fiancée à quelqu'un d'autre.

ATANGANA

(qui n'avait pas saisi tout le contenu de la réplique)

Et tu oses élever la voix quand je parle !

JUIETTE

Mais ...

MAKRITA

(épouvantée, courant vers sa fille)

Tais-toi donc, Juliette ! Ton père parle !

ATANGANA

(qui cherchait un bouc émissaire)

C'est toi qui lui enseignes cette mauvaise conduite !

(Prenant le public à témoin)

Écoutez-moi cette histoire.

Un très grand fonctionnaire vient demander la main de celle qu'on dit ma fille. Il nous apporte beaucoup de vin rouge et de la bière...

OYONO

(menaçant Juliette du poing)

Du vin rouge et de la bière !

ATANGANA

(même jeu)

Il me donne deux cent mille francs...

OYONO

(même jeu)

Deux cent mille francs !

ATANGANA

(plaidant avec le public)

Il ne nous parle pas comme le font tous les grands, mais avec beaucoup de respect.

(Fièrement)

Maintenant, nous serons reçus comme des Blancs dans les grands restaurants de Sangmélima où il nous fera manger et boire. Tous les gens de ce village vont bientôt obtenir des autorisations d'achat d'arme et des médailles. Chose plus importante, je vais bientôt achever de payer la dot de la fille que mon fils veut épouser à Ebolowa.

(Ayant gagné son procès, Atangana se tourne vers Juliette et tonne)

Et toi, tu veux que je refuse tout cela ? Tu veux que je refuse tant de richesses tout simplement parce que...

(Contrefaisant la voix de Juliette)

... Tu ne veux pas l'épouser ?

(Irruption d'Abessôlô qui regarde les femmes présentes d'un air courroucé.)

ABESSOIO

Moi, je ne vous comprends plus, vous autres les femmes !

(S'arrête un moment pour reprendre son souffle; tout le monde croit qu'il fait allusion au cas particulier de Juliette.)

Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Vous me laissez mourir de faim toute la journée au village, et quand vous revenez des champs, vous ne songez même pas à me donner à manger ?

(Bella va à la cuisine. Nous l'entendrons piler des plantains quelques moments plus tard.)

ATANGANA

Ah Tit'Abessôlô ! Tu ne sais donc pas qu'il se passe des choses par ici ?

ABESSÔÎÔ

(indifférent, allant à sa chaise-longue)

Quelles choses ?

ATANGANA

Tu risques fort de ne jamais avoir tes kolas et tes pagnes : Juliette refuse de se marier.

(Cette nouvelle est un tel choc qu'Abessôlô en manque sa chaise, longue, et se retrouve par terre.)

ABESSÔÎÔ

Hi yé é é é ! Je l'avais pourtant prédit, Atangana ! Cette école de Dibamba où tu avais envoyé ta fille, je ne l'avais jamais voulue ! Tu vois ce qui arrive maintenant ?

(D'un ton plaintif, tandis qu'on l'aide à s'asseoir)

Eé é. mes pagnes, mes kolas ! Ces missionnaires sont venus nous gâter le pays ! Ils auront enseigné la désobéissance à Juliette !

MATAIINA

(Maintenant convaincue que sa cousine n'a plus toute sa tête)

Mais songe à cela, Juliette !

(Lentement)

Un fonctionnaire, une voiture, des domestiques... qu'est-ce qu'une fille peut vouloir de plus ?

JUIETTE

(Agacée, à tue-tête)

Je suis déjà fiancée !

ATANGANA

(que cette nouvelle fait bondir)

Quoi, fiancée ?

(Se rapproche de Juliette)

Est-ce que cet homme-là pourra trouver trois cent mille francs pour rembourser les premiers prétendants ?

JUIETTE

Il n'en a même pas le premier franc ! Il étudie encore au lycée leclerc, à Yaoundé.

Tous

(horrifiés)

Hi i yé é é é !

(Oyônô, qui allait à la cuisine, revient sur ses pas et parle à Juliette avec beaucoup de colère.)

OYONO

Quoi ? Un écolier dans la famille ? Jamais !

JUIETTE

(air de défi)

Pourquoi pas ?

OYONO

Tu es ma sœur !

JUIETTE

Et alors ?

OYONO

Tu sais qu'il me faut beaucoup d'argent pour épouser cette fille d'Ebolowa !

MAKRITA

Ton frère a raison, Juliette ! Les filles coûtent très cher à Ebolowa, et tu lui appartiens !

JUIETTE

Mais je suis libre de ma personne !

OYONO

(exaspéré)

Libre de sa personne ! Écoutez-moi cela ! libre de sa personne, après tout l'argent que nous avons dépensé pour ses études !

ATANGANA

(amer)

Cinq ans à Dibamba ! Trente mille francs par an, sans compter les autres frais ! Tout l'argent de mon cacao y est passé, et maintenant que j'ai enfin trouvé l'homme qui va me rembourser...

JUIETTE

(têtue)

J'aime quelqu'un d'autre !

MATAINA

(toujours incrédule)

Comment peux-tu faire cela, Juliette ? Un simple écolier ? Est-ce qu'il aura les moyens de t'offrir de belles robes ? S'il était au moins à l'École d'Administration !

ATANGANA

(qui trouve que cette comédie a assez duré)

Tu dis que ce jeune homme n'a pas d'argent ?

JUIETTE

Pas un franc !

ATANGANA

(ricane, triomphant)

Tu épouseras donc Mbia !

(Claquant des mains)

C'est décidé !

(Se dirige vers la cuisine)

JUIETTE

(éclate en sanglots)

Mais je ne l'aime pas !

ATANGANA

(du seuil de la porte)

Tu l'aimeras ! Quelle est cette insolence ? Tu vas me faire rater une médaille !

MAKRITA

(consolant Juliette)

Ne fâche pas ton père, Juliette. Obéis-lui ! Tu vas lui faire rater une médaille !

JUIETTE

(sanglotant toujours)

Vous ne m'écoutez même pas ! Vous ne m'aimez pas ! Personne ne m'aime ici !

ABESSOIO

(qui allait aussi à la cuisine)

Tais-toi, petite sotte ! Est-ce que nous exigerions une dot si importante pour toi si nous ne t'aimions pas ? Tu ne vois pas que tu nous côûtes cher ? C'est toi plutôt qui ne nous aimes pas ! Tu n'aimes pas ton frère !

JULIETTE

Mais je...

OYONO

C'est vrai ! Tu ne veux pas que je me marie !

Voix de bella

Qu'est-ce que vous attendez ? le repas est servi !

MAKRITA

Viens, Juliette; allons manger. Tu as fait un long voyage ! Ta grand-mère nous appelle.

(Makrita, Oyônô et Matalina vont à la cuisine. On entend divers bruits venant de l'intérieur : cuillères et fourchettes, hurlement d'un chien trop gourmand qui a reçu un coup de pied, grosses voix des adultes grondant les petits qui mangent gloutonnement, exclamations irritées d'Atangana qui commente encore l'insolence de sa fille, etc. Juliette reste seule en scène, attendant quelqu'un sans trop le laisser paraître. Okô apparaît, lisant un manuel élémentaire de logique. Dès que Juliette l'aperçoit, elle court se jeter dans ses bras.)

JULIETTE

(encore sous le coup de l'émotion)

Ah te voilà enfin, Okô !

(Un temps : ils s'embrassent)

Tu vois ce que je te disais à Yaoundé ? la visite que nous avons voulu rendre à ma famille s'est montrée désastreuse... désastreuse ! Figure-toi qu'on veut me marier !

(Okô ne semble pas bouleversé outre mesure en entendant cette nouvelle. C'est un garçon fort sympathique bien que, comme tant de lycéens qui viennent d'entrer en classe de philosophie, il ait une tendance marquée à jouer au petit Descartes. Aussi répond-il avec le plus grand calme)

OKO

Je ne vois pas encore le désastre !

JUIETTE

(vexée)

Quoi ? Je t'annonce qu'on veut me marier, et c'est là tout ce que tu trouves à dire ?

OKO

Mais puisque telles étaient nos intentions !

JUIETTE

C'est justement ce que tu ne comprends pas !

OKO

(toujours calme)

Je comprends... je comprends ! les choses sont un peu plus précipitées que nous ne nous y attendions mais, tout bien considéré, mieux vaut nous marier tout de suite et profiter de la bonne compréhension de tes parents !

JUIETTE

(qui se fâche)

Tu trouves ça compréhensif, toi, qu'on me marie de cette façon-là ?

OKO

(conciliant)

Mais... c'est tout de même mieux que de s'opposer à notre mariage !

JUIETTE

(soupire)

C'est là que tu te trompes, Okô ! Ma famille veut me marier à quelqu'un d'autre !

(Cette fois, la parfaite raison d'Okô le déserte sans vergogne : il balbutie, vraiment bouleversé)

OKO

Te marier à quelqu'un d'autre ? Mais à qui donc ?

JUIETTE

(amusée malgré elle)

Oh... je n'ai que l'embarras du choix, tu sais ! Il y a, par exemple, un jeune paysan qui a versé cent mille francs à ma famille...

OKO

(abasourdi)

Quoi ?

JUIETTE

Et un grand fonctionnaire de Sangmélina qui promet beaucoup de choses à tout le monde : des fusils, des médailles, et je ne sais quoi encore. Évidemment, tout le monde de chez moi est en faveur du fonctionnaire.

OKO

Toi aussi, Juliette ?

JUIETTE

(froissée)

Mais dis...

OKO

(très vite)

Pardonne-moi, Juliette. Je crois bien que je divague... Tu avais raison : la situation est vraiment désastreuse.

JUIETTE

Ce n'est pas tout : le fonctionnaire a versé deux cent mille francs à ma famille cet après-midi !

OKO

(épouvané)

Deux cent mille ... quoi ?

JUIETTE

Deux cent mille francs.

OKO

Tant d'argent que ça ?

JUIETTE

Oui !

(Un temps : ils réfléchissent tous les deux)

Tu sais, je me demande ce qui se serait passé si je n'avais pas eu l'idée de te faire attendre chez mon cousin Kouma avant de parler de toi à ma famille. Tiens, où est-il, Kouma ? N'est-ce pas qu'il était censé t'accompagner jusqu'ici ?

OKO

Je crois qu'il sera bientôt là.

(Redevient sombre à l'idée de la terrible situation, et répète à mi-voix)

Ça alors !.. qu'est-ce qu'on va faire ?

JUIETTE

(hésitante)

Euh... il faut trouver trois cent mille francs pour rembourser tes rivaux.

OKO

(amer)

Et comme, naturellement, je suis pauvre comme tout lycéen qui se respecte...

JUIETTE

la chose devient plutôt compliquée...

OKO

(agacé par ces remarques)

Dis donc Juliette ! Tu sembles penser qu'il ne tient qu'à moi que je sois riche !

JUIETTE

Riche d'au moins trois cent mille francs, oui !

OKO

(s'éloigne d'elle, furieux)

Et où veux-tu que je les trouve ?

JUIETTE

(se rapprochant de lui)

Écoute... Tu vois bien que personne d'autre que nous-mêmes ne va nous sortir de ce pétrin...

OKO

(qui recommence à jouer à Descartes)

Ce n'est que trop clair...

JUIETTE

Et qu'il nous faut trouver une solution...

OKO

(doctoral, élevant son manuel de logique)

Conséquence, on ne peut plus... logique !

JUIETTE

(hésite de nouveau)

Je doute cependant que tu apprécies la logique de mon idée...

OKO

(intrigué)

Dis toujours...

JUIETTE

(lui prenant les bras)

Tu promets de ne pas te fâcher ?

OKO

(la prenant par la taille)

C'est chose facile !

JUIETTE

(se dégage et court joyeusement vers la maison)

Très bien ! Je t'apporte trois cent mille francs !

OKO

(interloqué)

Quoi ?

JUIETTE

Mais tu oublies ta promesse !

(Okô se tait)

Tu vas prendre les trois cent mille francs versés par le planteur et le fonctionnaire pour les leur rembourser.

OKO

(qui a un frisson)

Tu veux qu'on vole cet ar...

JUIETTE

Pas du tout ! En payant ma dot, tu ne feras que rendre l'argent à ses légitimes propriétaires !

OKO

(les bras un ciel, en une pose bien théâtrale)

là alors, je ne sais plus à quel philosophe me vouer !

(Du ton d'un moniteur de catéchisme)

Juliette ! Tu sais très bien qu'en principe...

JUIETTE

(qui prêtait l'oreille au bruit d'une mobylette en coulisse)

Tais-toi ! J'entends Kouma qui arrive ! Attendez-moi ici tous les deux et que personne ne vous voie !

(Elle entre dans la maison principale. Kouma apparaît peu après sur une mobylette qui a connu des jours meilleurs. Il arrête le moteur et commence à parler tout en parquant sa machine.)

KOUMA

Ah, tu es déjà là, mon cher ? Je crois que ce n'est pas très prudent de ta part de te promener par ici, surtout maintenant que certains bruits courent !

OKO

Tu as raison : c'est très imprudent de ma part. Je ne devrais pas me balader par ici !

KOUMA

(marchant de long en large)

Ça alors, si on s'y attendait !

(Il s'assied)

Tu sais, quand tu m'as quitté il y a une demi-heure, je suis allé saluer mon oncle Mbarga, le chef de village de Mvoutessi. Tu imagines ma surprise en voyant une grosse Mercedes Benz parkée en face de sa maison, et en trouvant un fonctionnaire et son chauffeur en train de boire de l'arki à l'intérieur !

OKO

Ils ne sont donc pas encore partis ?

KOUMA

Pas encore ! En fait, il leur reste encore bien des bouteilles d'arki à vider ! Et le chef de village m'a dit : « Mon fils, viens saluer Mbia, ton beau-frère ! C'est lui le grand fonctionnaire qui vient de payer deux cent mille francs de dot pour ta cousine Juliette ! Dorénavant, si tu vois un de ces vauriens de collégiens tourner autour d'elle, dis-lui que Juliette est une femme mariée !... Mon gendre Mbia nous a versé deux cent mille francs... »

OKO

(murmure, à part soi)

Deux cent mille francs !

KOUMA

Je me suis donc sauvé aussitôt que possible pour essayer de te rattraper avant que tu ne voies Juliette.

(Il se lève et regarde autour de lui)

À propos, où est-elle ?

OKO

(indiquant la maison principale)

Dans cette maison-là.

KOUMA

Est-ce qu'elle sait que tu l'attends ici, sur la route ?

OKO

J'espère bien qu'elle ne l'a pas encore oublié !

KOUMA

(surpris)

Mais alors ? Qu'est-ce qu'elle fait là-dedans ?

OKO

Je me pose aussi la même question.

KOUMA

Je vais la chercher !

(Se dirigeant vers la maison)

Il faut absolument qu'on trouve une ...

(Juliette vient de sortir de la maison principale, tenant en main une vieille serviette de cuir. Elle court en direction des deux jeunes gens.)

JULIETTE

Oh ! Kouma est là ! Tant mieux ! Écoutez-moi alors. Vous avez trois cent mille francs dans cette serviette.

(Kouma et Okô restent immobiles de stupéfaction)

Allez-y, prenez !

KOUMA

(à Okô)

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

JUIETTE

Tu vas bientôt comprendre. Il s'agit de jouer un bon tour à tous ces gens.

KOUMA

(méfiant)

Un bon tour qui leur coûtera...

JUIETTE

Pas un sou !

KOUMA

Et cet argent ?

JUIETTE

Appartient réellement à ceux qui devront le récupérer grâce à vous.

OKO

Juliette, je t'ai déjà dit que...

KOUMA

(bondissant de joie)

Ça suffit je comprends ! Viens Okô !

(L'entraînant de force vers la mobylette)

Allez, viens ! On va leur monter quelque chose du tonnerre ! Je te garantis qu'ils n'y verront que du feu ! Puisque les gens de ce village ne veulent que de grands hommes comme gendres, nous allons leur en donner un d'ici peu, d'un genre tout spécial : l'homme le plus riche du monde !

OKO

l'homme le plus riche du monde ? C'est qui ça ?

KOUMA

(le faisant asseoir sur le porte-bagage de la mobylette)

Mets-toi là, et tu verras ! Te voici riche pour quelques heures : profite-en pour te marier ! Le mariage coûte cher de nos jours ! Donne-moi la serviette, Juliette !

JULIETTE

(lui donnant la serviette)

Je viendrai vous voir quand nous aurons fini de préparer le repas du soir

KOUMA

(s'évertuant à lancer son moteur)

Oui ! Viens qu'on organise tout cela ! Au revoir, Juliette !

(Au public)

Rendez-vous au cinquième acte !

(Ayant enfin lancé son moteur, il démarre en trombe)

(Rideau)

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Acte III

Le soir du même jour. Nous sommes à l'intérieur de la cuisine de Makrita, vaste pièce qu'éclaire un feu de bois au fond, sur lequel bout une marmite. Une vieille lampe-tempête est placée au centre, sur un petit tabouret. À l'autre bout de la scène, on voit des étagères pleines à craquer de divers ustensiles de cuisine : assiettes creuses, plats, cuillères, fourchettes, marmites en fonte et en aluminium, mortiers, etc. Bella, Makrita et Juliette sont en train de préparer le repas du soir. Au lever du rideau, on voit Bella qui prend des arachides d'une énorme corbeille placée sur une table basse, à côté des étagères contenant les ustensiles de cuisine, les mettant ensuite dans un panier sans anse. Makrila près du feu épluche des plantains qu'elle met au fur et à mesure dans la marmite qui bout. Juliette, moins élégante qu'à son arrivée de Libamha, décortique des arachides, assise sur un petit lit de bambou à gauche de la scène. Makrita est aussi assise sur un lit semblable. Un troisième lit est placé à droite, sur lequel Bella ira s'asseoir plus tard.

BELLA

(ayant rempli son panier)

Maintenant que nous sommes entre femmes, Juliette, il faut que tu m'expliques ton attitude. Pourquoi tu refuses d'épouser le fonctionnaire ? Un homme si riche ! Tu n'es pas fière d'un tel prétendant ?

JULIETTE

Non, Na'Bella !

BELLA

(qui va s'asseoir)

Non ? Tu oses dire non ? Comment peux-tu ainsi désobéir à ta famille ? Nous nous sommes donné tant de mal pour t'élever !

MAKRITA

(sans s'arrêter d'éplucher les plantains)

Tant de mal, ma fille ! Tu ne peux savoir combien c'était difficile à ta grand-mère et à moi de persuader ton père de te donner de l'argent quand tu étais renvoyée de Dibamba pour défaut de pension !

BEHA

(s'asseyant)

Oui ! Mon fils était devenu la risée de Mvoutessi ! Tous les hommes le trouvaient bête de gaspiller tout l'argent de son cacao sur une fille, au lieu d'épouser d'autres femmes...

MAKRITA

Ou bien de doter une femme à Oyônô...

BEHA

Une femme à ton frère ! Il parle d'épouser une fille sérieuse et très travailleuse aux environs d'Ebolowa.

JUIETTE

Et alors...

MAKRITA

Et j'ai dit à ton frère : « Ne t'en fais pas pour la dot qu'on te demande de payer pour ta future femme ! Ta sœur, Juliette, est belle et séduisante ! De plus, c'est une collégienne ! Nous serons riches le jour où un grand monsieur de la ville viendra lui demander la main ! »

BEHA

Et c'est justement ce qui s'est passé ! Deux prétendants !

JUIETTE

Mais je ne veux ni l'un ni l'autre ! Je vous l'ai déjà dit !

MAKRITA

(s'arrête un instant)

Quoi ? Tu ne veux pas que ton frère, ton propre frère, puisse enfin se marier ? Tu ne veux pas que ta mère ait une bru qui l'aide à semer des arachides et du maïs dans ses champs ?

(Soupire)

Je crois que tu n'as pas de cœur, Juliette ! Tu...

(Matalina entre, portant une assiette posée en équilibre sur la tête. Elle salue les autres joyeusement.)

MATAIINA

Mbôlô ô ô !

Les autres

Mbôlô ô ô, ah Matalina !

MATAIINA

(allant s'asseoir près de Juliette)

Ma mère t'envoie à manger, Juliette !

(Elle découvre l'assiette.)

JUIETTE

(prenant l'assiette)

Oh... merci !

BEHA

(attendrie)

Monika n'oublie jamais sa petite Juliette ! Elle n'oublie jamais l'enfant qu'elle avait l'habitude de porter sur son dos !

(À Juliette)

Qu'est-ce qu'elle t'a envoyé ? De la viande d'antilope ?

JUIETTE

(se dirigeant vers les étagères)

Je crois bien que oui, Na'Bella ! On mangera cela après avoir fini de préparer le repas.

(Elle pose l'assiette sur les étagères.)

MATAIINA

(qui décortique maintenant les arachides)

Nous avons gardé ce morceau de viande pour le jour où tu reviendrais de libamba.

MAKRITA

(à Juliette qui retourne s'asseoir)

Il y a deux semaines environ qu'une grosse antilope s'était prise aux pièges de ton oncle Ondua.

BEHA

Et cet ivrogne-là avait vendu toute la viande ! Vendu toute la viande pour s'acheter du vin ! Du vin à...

(Claque des mains, indignée)

Eé é ké, Oyônô Eto Mekong ! Je n'ai jamais vu un tel ivrogne ! Dire qu'il est sorti de mon ventre !

(Souriant à Juliette)

Quand tu iras résider dans la grande maison de ton mari à Sangmélina, n'oublie jamais de lui envoyer quelques bouteilles de vin rouge de temps à autre, à ton oncle !

JULIETTE

(agacée, à tue-tête)

Je n'irai pas à Sangmélina !

MAKRITA

(effrayée)

Pas si haut ! Si ton père t'entendait !

MATAIINA

Mais, Juliette, comment est-ce qu'une fille peut bien refuser un homme qui l'aime assez pour verser deux cent mille francs de dot pour elle ? Il y a des hommes qui n'en auraient pas fait tant, tu sais !

JULIETTE

Est-ce que l'argent est une preuve d'amour ?

MAKRITA

(couvrant sa marmite)

Bien sûr que oui ! Tu ne le savais pas ?

JULIETTE

Je vous ai dit que mon fiancé n'a pas d'argent, et pourtant je suis sûre qu'il m'aime.

MATAIINA

(sourit, amusée par tant de naïveté)

Sûre ! Tu dis que tu es sûre qu'il t'aime ? Qu'est-ce qu'il t'a déjà donné ?

(Les questions qui suivent sont posées très rapidement.)

BEHA

Combien de robes ?

JULIETTE

Aucune !

MATAIINA

Et tu l'aimes ?

MAKRITA

Il a une voiture ?

MATAIINA

Il gagne beaucoup d'argent ?

JUIETTE

Mais...

BEHA

Est-ce qu'il possède une grande maison ?

MATAIINA

Il est au Gouvernement ?

BEHA

Est-ce qu'il...

JUIETTE

(impatientée)

Rien de tout cela !

BEHA

(après un temps)

Mais il est d'où, ce jeune homme-là ?

JULIETTE

Il est d'Ambam !

Les autres

(consternées)

Eé é é é !

BELLA

De si loin ? Tu veux donc nous quitter ?

JULIETTE

(sourit, malicieuse)

Tu es donc née à Mvoutessi, Na'Bella ?

MATAINA

(avec une pointe de dédain)

Et qu'est-ce que tu trouves de si séduisant, à ce garçon ?

JULIETTE

Rien ! Je l'aime !

BELLA

(indignée)

Mais tu es folle, Juliette ! Depuis quand est-ce que les filles aiment les gens sans la permission de leur famille ? Pourquoi veux-tu nous causer tant de déception ?

(Se lève et se dirige vers Juliette)

Je te le répète, mon enfant, il faut que tu nous épouses un grand homme ! Il est grand temps que toi aussi tu nous apportes de la nourriture, des boissons, et des richesses de la ville comme Cécilia le fait depuis qu'elle

est devenue la maîtresse de cet Européen de Mbalmayo ! Il est grand temps que notre famille elle aussi devienne respectable !

JULIETTE

(amusée)

Respectable ? Qu'est-ce que...

MATALINA

Écoute, Juliette ! Puisque tu ne veux pas te marier, va donc te trouver un grand bureau à Yaoundé, au ministère surtout !

(Ton confidentiel)

On dit que ce n'est pas du tout difficile pour les jolies filles !

(Emballée)

Comme cela, nous viendrons de temps à autre passer quelques mois en ville, comme tout le monde !

JULIETTE

Pourquoi tu ne vas pas te trouver un grand bureau au ministère, toi, si c'est tellement facile ?

(Matalina se lève, vexée. Elle dit à Bella qui se tenait toujours au centre de la cuisine)

MATALINA

Je vais rentrer à la maison, Na'Bella ! Il fait de plus en plus noir dehors.

BELLA

(la raccompagnant jusqu'à la porte)

Oui, mon enfant ! Va rejoindre Monika ! Elle doit se sentir toute seule à la maison, puisque ton père est toujours en train de boire de l'arki chez le chef de village !

(Matalina sort, et Bella se tourne vers Juliette)

Je commence à croire que tu ne vas jamais nous écouter, Juliette !

JUIETTE

(essayant de plaider)

Mais c'est vous qui ne me comprenez pas ! Je...

MAKRITA

(triste et déçue)

Juliette ne sera jamais aussi sage et obéissante que je l'avais toujours espéré ! Je suis même sûre qu'une fois mariée à ce grand homme de la ville, elle va souvent l'empêcher de nous donner tout ce que nous exigerons de lui en plus de la dot !

(Commence à ramasser les épluchures de plantains, et à les mettre dans une corbeille à ordures.)

Elle va toujours essayer de limiter les dépenses, au lieu de menacer son mari de divorce chaque fois qu'il refuse de nous donner satisfaction ! Je la vois déjà ne servant qu'un petit verre de vin seulement à ses oncles, au lieu d'en donner carrément cinq ou six grandes bouteilles à chacun d'eux !

BEHA

(allant se rasseoir)

Peut-être qu'elle va...

MAKRITA

(se redressant)

Je sais comment ces filles d'aujourd'hui traitent les membres de leur famille à Sangmélina ! Chaque fois que nous irons lui rendre visite, Juliette va sans doute essayer de se débarrasser de nous après trois semaines seulement, sous prétexte que la nourriture coûte cher en ville !

JUIETTE

(éclate d'un rire joyeux)

Ah ah ! C'est donc pour cela que tout le monde de ce village tient à me donner au fonctionnaire ?

MAKRITA

(attisant le feu sous sa marmite)

Évidemment ! Tu ne sais donc pas que tout le monde de Mvoutessi envie Meka, le père de Cécilia, chaque fois que sa famille envoie des gens de Mbalmayo pour lui défricher ses cacaoyères ?

(Voix d'hommes dans les coulisses.)

BELIA

Tiens, Juliette ! Voilà ton père et ton grand-père qui reviennent de chez le chef ! Va vite allumer la grosse lampe à pression avant que mon fils ne commence à rouspéter !

(Juliette se lève au moment où Atangana commence à rouspéter)

ATANGANA

(du dehors)

Où est ma grosse lampe ?... Où sont les femmes de ce village ?.. Ah Makrita !... Makrita !

MAKRITA

(d'une voix stridente)

Ou ou ou ou !

ATANGANA

Où est ma grosse lampe ?

MAKRITA

la grosse lampe arri-i-ive !

ATANGANA

Aller vite ! J'ai d'autres visiteurs ! Ndi vient d'arriver !

JULIETTE

(qui allait sortir)

Ndi ?

BEHA

Oui, Ndi, le premier de tes prétendants. Il avait promis de revenir aujourd'hui. Mais...

(Confidentielle)

... il sera bien obligé de faire place à ton fonctionnaire ! Va allumer la lampe, mon enfant !

(Juliette sort. Noir. La lumière revient, très faible au début. Nous distinguons cependant Atangana. Abessôlô, Oyônô et Ndi devant la maison principale, tout comme aux actes précédents, la lumière deviendra plus intense à l'entrée de Juliette, qui apporte la lampe à pression. Ayant placé la lampe sur le sol au milieu de la scène, elle s'arrête. Indécise, se demandant peut-être s'il faut aller serrer la main à Ndi. Ce dernier, un moment aveuglé par la lumière de la lampe, s'avance vers Juliette aussitôt qu'il la reconnaît, ouvrant les bras avec la mâle assurance d'un brave homme qui, ayant payé cent mille francs de dot pour une femme, s'estime autorisé à prendre certaines libertés. Mais Juliette détale comme une antilope effarouchée, et va se réfugier dans la cuisine. Ndi s'arrête pile, plutôt décontenancé. Atangana et les siens le regardent avec de petits sourires narquois qui signifient : « Te voilà bien avancé !... On l'avait pourtant mis en garde... »)

ATANGANA

Je te le répète, Ndi, tout cela est de la faute de Juliette ! Elle ne veut pas de toi ! C'est qu'elle a un grand fonctionnaire en tête, la coquine, et cet homme-là nous a déjà versé deux cent mille francs de dot.

ABESSÔÎÔ

(la mine réjouie)

Il m'apportera aussi des kolas du Nord !

NDI

(stupéfait)

Mais... je vous ai versé cent mille francs !

ATANGANA

(hausse les épaules)

Bien... c'est à toi de décider : être remboursé...

OYONO

(brutal)

Ou emprisonné !

NDI

(effrayé)

Mais pourquoi ?

ATANGANA

Tu ne comprends pas ce qu'on te dit ? Ce grand homme-là commande tout le monde à Sangmélina !

Il parle même à Monsieur le Ministre comme tu me parles !

OYONO

Et il ne se promène jamais avec moins de deux cent mille francs en poche !

NDI

(résigné)

Dans ce cas, je préfère reprendre mon argent et rentrer chez moi à Awaé !

ATANGANA

(empressé et ravi)

Tout de suite... tout de suite ! Attends seulement !

(Il entre dans la maison principale, et Abessôlô va dire quelques mots de réconfort à Ndi qui, comme l'Ecclésiaste, méditait profondément sur la vanité des choses et des femmes d'ici-bas.)

ABESSÔÎÔ

Tu as été sage mon fils ! Ce n'est pas toujours facile de recouvrer son argent dans de pareilles histoires !

(Confidentiel)

D'ailleurs, se balader avec une jolie femme ces jours-ci...

(Irruption de Mbarga et Mezôé, effarés, qui lèvent les bras au ciel de temps à autre en criant au scandale.)

MEZOÉ

C'est ce que je dis toujours, ah Mbarga !

(Se dirigeant vers le siège que lui abandonne Oyônô)

les enfants d'aujourd'hui sont dévoyés, gâtés !

(Il s'assied)

MBARGA

(claquant des mains)

Incroyable ! Hi yè é é é!

ABESSÔÎÔ

(dressant l'oreille)

Qu'est-ce que c'est ?

MBARGA

(dégouté, s'asseyant)

Ah Abessô ! Ne me le demande pas ! Des jeunes gens qui osent manger une vipère ! Belinga et Owônô, sans la permission des grands du village

!

(Abessôlô va lui aussi crier au scandale mais Mbarga, se penchant vers lui, le fait patienter afin de lui narrer le plus terrible de l'histoire.)

Une vraie vipère, grasse... une vipère enfin !

(Un temps)

Et ils ne nous en ont gardé que les trois quarts !

ABESSÔÎÔ

(les bras au ciel)

Rien que les trois quarts ! Hi yé é é é !

(Abessôlô, Mezoé et Mbarga se mettent à fulminer une avalanche de malédictions contre la jeune génération. Cependant, Atangana, qui vient de s'apercevoir du vol de son argent, apparaît sur le seuil de la porte, l'air épouvanté. Il fait signe à Oyônô d'essayer d'éloigner Ndi.)

OYÔNÔ

Viens un peu, Ndi ! Je t'ai gardé toute unealebasse de vin de palme dans la maison de mon oncle Ondua, en bas du village !

(L'entraînant)

Du vrai vin de palmier-raphia, et non le lait de chèvre que tu m'as un jour- fait boire chez toi !

(Ils sortent par la route, et Atangana entre en scène)

ATANGANA

(s'essayant vainement à parler bas)

Tout est perdu !... Ils n'ont plus rien... rien laissé !

ABESSÔÎÔ

(reprenant en écho)

Rien laissé... rien laissé que les trois quarts !

ATANGANA

Comment, les trois quarts ? Je te dis qu'ils ont tout pris !

MEZOÉ

(sursautant)

Quoi ? Ils ont maintenant tout pris ?

ATANGANA

Tout !

MEZOÉ

(qui brûle de passer aux actes)

Ah Mbarga ! Qu'est-ce que je te disais ? Il faut les mettre tous deux à plat ventre sur le sol et leur administrer une bonne fessée !

ATANGANA

(dont l'espoir renaît)

Vous connaissez donc les coupables ?

MBARGA

(air de dignité offensée)

Si nous les connaissons? Est-ce que tu as jamais vu le chef de village de Mvoutessi embarrassé par quoi que ce soit ?

ATANGANA

(se rapprochant de Mbarga)

Qui sont-ils ?

ABESSÔÎÔ

(ton méprisant)

Et qui d'autres seraient-ils, sinon vos fils de maintenant, Belinga et Owônô ?

ATANGANA

(ahuri)

Quoi ? Ces garnements ont osé faire cela ?

ABESSÔÎÔ

(même jeu)

Quand je vous dis toujours que de mon temps...

ATANGANA

Et vous dites qu'ils en ont laissé les trois quarts ?

MEZOÉ

(qui pense toujours à la lionne fessée)

Rien que les trois quarts !

ATANGANA

(claquant des mains)

Zua Meka ! J'espère que ce sera assez pour donner à Ndi !

ABESSÔÎÔ

(scandalisé)

Comment, à Ndi ? C'est donc vous qui enseignez cela à vos fils ?

ATANGANA

(perplexe)

Quoi ?

ABESSÔÎÔ

(accusateur)

C'est vous ! Ils ont déjà tout pris en ne laissant que les trois quarts, et au lieu de donner ce peu aux sages de Mvoutessi tu parles de l'offrir à un étranger d'Awaé ?

ATANGANA

(de plus en plus perplexe)

Mais puisque...

ABESSÔÎÔ

Je n'en veux plus ! Mangez votre vipère seul !

ATANGANA

(regardant les autres avec étonnement)

Notre vipère ?

ABESSÔÎÔ

(allant vers la grande maison)

Et ne m'appellez plus jamais quand vous aurez des affaires importantes à régler dans ce village !

MBARGA

Ah Abessô !

ABESSÔÎÔ

(du seuil de la porte)

je...

MBARGA

Ne t'en va pas ! Un sage ne fait pas attention aux paroles des insensés ! Est-ce que je me fâche, moi ?

ABESSÔÎÔ

(revenant sur ses pas)

Où donc va ce monde d'aujourd'hui ? Ah Atangana ! Est-ce que tu oublies que la vipère est un animal tabou, et que seuls les grands du village ont le droit d'en manger ?

ATANGANA

(qui a renoncé à essayer de comprendre)

Mais...

ABESSÔÎÔ

Pourquoi tu veux donner notre vipère à Ndi ?

ATANGANA

(exaspéré)

Qui parle de donner notre vipère à Ndi ?

ABESSÔÎÔ

Qu'est-ce que tu viens de dire ?

ATANGANA

Je parlais de mon argent de mes trois cent mille francs !

ABESSÔÎÔ

(inquiet)

Ton argent ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

ATANGANA

On me l'a volé !... Volé !

Tous

(simultanément)

É é é é é

MBARGA

Qui aurait fait cela ?

ATANGANA

Mais... est-ce que tu ne disais pas tantôt que...

ABESSÔÎÔ

Il s'agissait d'une chose plus importante : une vipère !

ATANGANA

Je suis donc perdu ! Comment faire pour rembourser Ndi ? Et si je ne rembourse Ndi, que donnerai-je à Mbia ?

MEZOÉ

(frémissant au seul nom)

Oua a a ais ! Mbia, le grand homme qui commande les commissaires de la prison !

(Tous se regardent un bon moment, muets de terreur.)

MBARGA

(se ranimant)

Écoutez-moi tous ! Ah Abessô ! Pourquoi ne pas demander cet argent à Ndi ? S'il consent à nous verser les deux cent mille francs du fonctionnaire, il aura Juliette sur-le-champ. Mieux vaut essayer de nous entendre entre villageois, avant que les grands hommes de la ville ne soient au courant...

Tous

(un peu soulagés)

Mbarga a raison !

ATANGANA

(allant vers la route)

Ah Oyôn ! Reviens, toi et ton beau-frère !

(En attendant les deux jeunes gens, les villageois essaient de se composer des mines un peu moins lugubres. Abessôlô va même jusqu'à rallumer sa pipe.)

NDI

(qui est légèrement ivre)

Bon, bon, ça va ! Je suis d'accord ! Remboursez-moi !

(Murmures désapprobateurs.)

Et gardez votre fille ! Tout bien pensé, je préfère chercher une épouse moins instruite que Juliette, et qui sera peut-être plus docile !

(Il s'avance vers Atangana en tendant la main. Atangana, du regard, implore Mbarga de lui venir en aide, et le chef de village lui répond par un clin d'œil signifiant : ne t'en fais pas ! Je vais lui régler son compte !)

MBARGA

(avec conviction)

Ndi a raison ! Mais qu'est-ce qui prend donc les sages de Mvoutessi ? Depuis quand est-ce que les villageois préfèrent des fonctionnaires aux cultivateurs ? Vous osez éconduire mon fils Ndi ? Un brave garçon plein d'égards qui ne peut jamais me voir chez lui à Awaé sans m'offrir beaucoup d'arki à boire !

ATANGANA

(d'un ton de repentir)

Pardonne-nous, ah Mbarga ! Nous sommes des ignorants !

(Ndi commence à se rendre compte que la situation a changé ! Il se tourne vers Mbarga, qui s'aperçoit ainsi de l'effet de ses paroles.)

MBARGA

Personne d'autre n'épousera Juliette !

(À Ndi)

Euh... dis-moi, mon fils : n'est-ce pas que j'étais un grand ami de feu ton père ?

NDI

(béant d'étonnement)

Feu mon père ? lequel ?

MBARGA

Ton propre père ! Tu ne t'en souviens pas ?

NDI

Mais...

MBARGA

(très vite)

Ah, je comprends !

(Aux autres)

Mon fils n'était encore qu'un bébé à la mort de ce grand homme !

(Cri de douleur feinte)

É é é é ! Quel grand personnage ! Hi yé é é é !

(Les autres, se joignant à Mbarga, commencent à pleurer le père de Ndi.)

NDI

Mais... mon père n'est pas encore mort !

(Cette nouvelle prend Mbarga et sa clique de pleureurs un peu au dépourvu, puis le chef de village dit avec autant d'aplomb que les circonstances lui en permettent)

MBARGA

Non ? Pas encore mort ? Alors, embrasse-moi, mon fils !

(étreignant Ndi avec beaucoup d'effusion)

Ah Abessôlô ! Qu'est-ce que je te disais hier ? Un grand homme comme le père de mon fils ne pouvait mourir comme cela ! Qui est plus grand que lui à Awaé ?

Tous

Personne !

MBARGA

(crie)

Ah Oyôn ! Ne reste pas planté là à me regarder comme si je dansais l'« Ozila » ! Va me chercher un grand fauteuil pour mon gendre !

(Oyônô se précipite vers la maison principale et Mbarga continue avec autorité)

C'est lui qui épousera Juliette ! Que personne ne me parle plus du fonctionnaire dans ce village !

(Un temps : Oyônô sort de la maison, apportant le même fauteuil dans lequel Mbia était assis au second acte. Mbarga le fait placer exactement au même endroit, puis tout le monde force Ndi, qui n'en revient pas, à s'asseoir. Cela fait, Mbarga continue tout comme au deuxième acte.)

MBARGA

C'est Ndi qui aura notre Fille ! Qu'est-ce que les grands fonctionnaires peuvent faire pour vous ? Est-ce qu'ils vous aideraient à défricher un champ ?

Tous

Jamais !

MBARGA

Vous feraient-ils hausser le prix du cacao ?

Tous

Te ké é é !

MBARGA

Est-ce qu'un fonctionnaire vous apporterait à boire ?

Tous

Jamais ! Mbarga a raison !... Ndi aura Juliette !

MBARGA

(à Ndi, qui se confond en remerciements)

Ah Ndi ! Tu vois ? C'est comme cela que moi je règle les questions de mariage à Mvoutessi ! Il suffit que la famille de la fille que tu veux épouser t'aime comme nous t'aimons. Tu seras notre gendre... euh... si tu veux, naturellement !

NDI

(empressé, se levant)

Mais je ne demande pas autre chose !

MBARGA

Il te suffira donc de nous verser les deux cent mille francs du fonctionnaire.

NDI

(qui n'en croit pas ses oreilles)

Verser quoi ?

MBARGA

(du ton le plus naturel)

l'argent du fonctionnaire : deux cent mille francs !

NDI

(qui commence à comprendre)

Et où voulez-vous que je trouve une pareille somme ? Vous voulez donc que je vole ?

MBARGA

(imprudemment)

Quelle importance ? Nous avons bien été volés, nous autres !

Tous

(désapprobateurs)

Ah ka, Mbarga !

NDI

(furieux, allant des uns aux autres)

C'est cela, n'est-ce pas ? On vous a volé votre argent, et vous essayez de me voler à votre tour ? Remboursez-moi !

ABESSÔÎÔ

(insolemment, maintenant qu'il n'y a plus rien à perdre)

Et si nous refusons de te rembourser ?

NDI

(exaspéré)

Refuser ? Alors nous verrons s'il n'y a plus de commissaire à Zoétéélé !

ABESSÔÎÔ

(s'écroule sur le sol, loin de Ndi)

É é é ! Je suis mort ! Je suis mort !

(Atangana, Mezoé et Oyônô se précipitent à son secours)

.

MBARGA

(menaçant à Ndi)

Quoi ? Tu es venu d'Awaé pour tuer des gens à Mvoutessi ?

NDI

(stupéfait)

Je tue des gens ?

MBARGA

(indiquant Abessôlô qui est toujours par terre)

Est-ce que tu ne viens pas de lui jeter un sort ?

(Ndi essaie de protester, mais Mezoé et Oyônô s'avancent vers lui en le menaçant du poing. Épouvante, il s'enfuit en criant)

NDI

Vous finirez bien par me rembourser ! Je vais de ce pas voir les commissaires de Zoétéélé !

(Il sort par la route.)

ATANGANA

(effrayé par cette menace)

Ah Mbarga ! Qu'est-ce que je vais faire ? C'est toi qui connais Medôla, le commissaire de police de Zoétéélé !

MBARGA

(très vire)

Il faut qu'on parle au fonctionnaire avant qu'il ne s'en aille ! Vous vous rappelez que nous l'avons laissé chez moi, en train de boire de l'arki ! Il pourrait aisément rembourser Ndi !

ABESSÔÎÔ

(se relevant brusquement)

Et il pourrait même le faire jeter en prison !

MEZOÉ

Qu'on le fasse venir !

ATANGANA

Ah Oyônô ! Cours appeler le fonctionnaire !

OYONO

(courant vers la route)

Oh... le voilà qui se dispose justement à partir !

(Disparaît en criant)

Wait... wait...

MEZOÉ

Il faut qu'il revienne ! On va lui demander de nous verser cent mille francs, et d'emmener Juliette sur-le-champ ! Il pourra toujours me donner mon costume en tergal plus tard !

ATANGANA

(avec fermeté)

Il emmènera Juliette ! Je la lui donnerai, pieds et poings liés s'il le faut, mais il l'emmènera !

ABESSÔÎÔ

Aussitôt qu'il sera là, Mbarga devra...

MBARGA

Jamais de la vie ! C'est Atangana lui-même qui doit parler ! Après tout c'est lui qui a perdu cet argent !

ATANGANA

(excède)

Mais puisque Je vous dis que...

MBARGA

Taisez-vous ! Voilà le fonctionnaire !

(Mbia et Engulu entrent, précédés d'Oyônô. Le grand fonctionnaire titube un peu, signe que le chef de village n'a pas été avare de son excellent « arki ». Mbarga s'avance, tout sourire et courbettes, essayant de faire asseoir Mbia dans le grand fauteuil, mais Mbia l'écarte sans façons et reste debout.)

MBIA

Hein ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ATANGANA

(qui cherche ses mots)

Nous... euh... tu partais déjà ?

MBIA

Mais bien sûr !

MEZOÉ

(pour dire quelque chose)

Pour voir Monsieur le Ministre ?

MBIA

Je vous l'ai déjà dit ! Pourquoi est-ce qu'on m'a rappelé ?

MBARGA

(avec un sourire qui en dit long)

Hmmm !... On croyait que tu voulais emmener Juliette !

MBIA

(soudain radouci, bien que tout de même surpris)

Oh... vous voulez que je... euh... vous permettez que je l'emmène ?

ATANGANA

(cherchant toujours ses mots)

C'est que vois-tu euh...

(Pour gagner du temps)

Ah Oyôn ! Va vite m'attraper un bélier pour ton beau-frère !

(Oyônô sort. Tout le monde attend qu'Atangana continue.)

MBIA

(après un silence gênant)

Tu disais donc...

ATANGANA

Comme je le disais, nous autres de Mvoutessi n'aimons pas garder deux choses en même temps : l'argent de la dot et la femme dotée. On ne sait jamais, de nos jours ! Ainsi ce pauvre Atemeteme, à Ngôlbang... Tu avais entendu cette épouvantable histoire, Mbarga ?

MBARGA

(impatience)

Vas-y ! Dis-lui ce que nous avons décidé !

ATANGANA

(se jetant à l'eau)

Bon... Moi, j'aime toujours parler en grand ! Je ne suis pas de ces pères-là qui compliquent inutilement les questions de mariage ! Verse-moi cent mille francs de plus, et tu emmenes Juliette ce soir même !

MBIA

(sursautant)

Quoi ? Cent mille francs de plus !

ATANGANA

(battant déjà en retraite)

Rien que cela...

MBARGA

(avec toute sa dignité de chef)

Et je te fais signer l'acte de mariage !

MBIA

(tonnant)

Trois cent mille francs pour une seule femme ? Qui êtes-vous dans ce village ?

ABESSÔÎÔ

Je... nous...

MBIA

(sec)

Ça suffit !

(Tendant la main)

Mon argent !

Tous

Hi yé é é é !

MBIA

Mon argent, je dis !

(Voyant que les villageois se regardent, consternés)

Ah je

vois... je vois ! Vous essayez de me voler afin de marier vos fils ! Attendez donc voir !

(Tonnant)

Engulu !

ENGUIU

(se précipitant, à son habitude)

Sieur ?

MBIA

(Marchant de long en large, comme un grand directeur dans son bureau)

Tu me prendras le nom de ce village dans ton carnet !

(Engulu sort son carnet avec un calme bien officiel, et se met à écrire sans jeter un coup d'œil aux villageois atterrés)

ENGUIU

(à tue-tête, tout écrivant)

Nom de ce village dans mon carnet...

MBIA

(même jeu)

Tu mettras que les gens de ce village sont insolents à l'égard des grands fonctionnaires...

(S'indiquant, majestueux)

Comme moi !

Tous

Eé é é kié !

ENGUIU

(même jeu)

Insolents à l'égard des grands fonctionnaires...

(S'indiquant majestueux)

Comme moi !

MBIA

(même jeu)

Ajoute que les routes menant à Mvoutessi sont mal entretenues, et que les maisons n'ont pas été blanchies à la chaux pour honorer ma visite !

Tous

Yé é é é !

ENGUIU

(même jeu)

Maisons mal entretenues... routes non blanchies à la chaux... !

MBIA

(même jeu)

les femmes de ce village font illégalement distiller de l'arki ! J'en ai bu...

(Se reprenant en toute hâte)

Euh... j'en ai vu....

(S'arrête, inquiet, et se tourne vers Engulu)

Tu noteras bien, hein ?

(Indiquant ses yeux)

J'en ai vu... vu... et non pas....

(Indiquant sa bouche)

bu... bu...

(Pointant un doigt accusateur sur Mbarga)

... chez le chez Mbarga !

MBARGA

(épouvanté)

Éé é é é ! Tita !

ENGUIU

(même jeu)

Arki...

(Indiquant sa bouche)

bu... bu... mais non pas...

(Indiquant ses yeux)

vu... vu, chez le chef Mbarga !

MBIA

(après avoir joui de l'effet produit)

J'enverrai donc...

(Comptant à haute voix)

deux... quatre... non... huit.. non...

(fortissimo)

dix commissaires ici, demain !

ENGUIU

(même jeu)

Huit... dix non commissaires ici, demain !

MBIA

(allant vers la route)

Et maintenant, en route !

(Tonnant)

Engulu !

ENGUIU

(notant, imperturbable)

En route...

(Hurlant)

Sieur !

(Il fait un pied de nez aux villageois effondrés et Abessôlô, furieux, s'avance vers lui en le menaçant de son chasse-mouches. Engulu détale, et suit son maître qui avait déjà disparu.)

ATANGANA

Éé é ! Je suis perdu ! Deux menaces d'emprisonnement à la fois le grand homme fâché... Ah !... si je savais qui m'a dévalisé !

(Concert de lamentations auquel ne se joint pas Mbarga.)

MBARGA

Écoutez tous ! Ne commencez pas à pleurer comme un troupeau de femmes ! Soyez des hommes !

ATANGANA

(Qui a perdu tout espoir)

Parle, ah Mbarga !

MBARGA

Quand nos ancêtres étaient, est-ce que de pareilles choses se seraient passées ?

Tous

(avec fermeté)

Jamais !

MBARGA

N'est-ce pas que les Blancs sont venus nous gêner le pays ?

Tous

Ah ka ka ka !

MBARGA

Ah Abessôlô !

ABESSOIO

Me voici !

MBARGA

Qu'est-ce que nos ancêtres disaient à propos du caméléon et du margouillat ?

ABESSOIO

« Quand le caméléon meurt, le margouillat hérite de son sac de kolas ».

MBARGA

(regardant les villageois tour à tour)

Qui est le margouillat ? Qui hérite des kolas ? Qui doit commander dans ce village ?

Tous

Toi seul !

MBARGA

(confidentiel)

Nous pouvions autrefois découvrir ce qui était caché. N'est-ce pas qu'il faut maintenant faire appel à un sorcier ?

Tous

(approuvant)

Éé é é ! Un sorcier ! Un sorcier !

MBARGA

Oui, un sorcier ! Vous savez que Sanga-Titi, le grand sorcier, est à Mfoulaja depuis deux semaines. Il faut envoyer Kouma le chercher !

Tous

(avec un regain d'espoir)

Ya a a !

MBARGA

(se levant pour partir)

Sanga-Titi sera là ce soir même ! Ah Atangana ! N'oublie pas de prévoir tout ce que tu lui donneras : moutons, chèvres, enfin, tout ce que les sorciers réclament souvent avant de commencer à travailler.

(Se dirigeant vers la route)

Je vais donc envoyer Kouma à Mfouladja. C'est lui qui a une mobylette.

(S'en va suivi de Mezoé.)

ATANGANA

Hi yé é é... ah Zua Meka ! Quelle journée !

(Ils se dirigent tous vers la maison principale, emportant la lampe à pression et quelques chaises. Le rideau tombe au moment où ils entrent.)

(Rideau)

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Acte IV

Il fait déjà nuit. La scène est éclairée par un grand feu autour duquel tous les villageois sont installés en demi-cercle. Sanga-Titi, le Sorcier, est un personnage à l'aspect terrible portant autour des reins des peaux de chats sauvages et de singes à longs poils. Son torse nu est badigeonné de kaolin. Il a sur la tête une coiffure faite de longues plumes de coqs et de toucan et, quand il marche, les clochettes qu'il porte aux pieds résonnent joyeusement. Ni Mô-Boula, sa femme, ni l'Aide qui l'accompagne également ne sont parés de façons aussi pittoresque mais, à eux trois, ils éclipsent facilement les autres acteurs, Mbarga lui-même compris. Au lever du rideau, Sanga-Titi chante une mélodie en s'accompagnant de sa harpe « Mvet ». Sa femme chante le refrain une ou deux fois pour donner aux villageois le temps de l'apprendre puis, aussitôt que tout le monde se met à chanter en claquant les mains en cadence, Sanga-Titi se lève, passe sa harpe à l'Aide-sorcier, et fait signe de tête en direction des musiciens - joueurs de tam-tams dits « d'appels » et de tambours longs recouverts de peau d'antilope - qui attaquent le rythme du « Nyeng ». Sanga-Titi et Mô-Boula dansent, invitant les villageois et même les spectateurs à en faire autant. Ce rituel se répétera chaque fois que les périodes dansantes ou chantantes sont indiquées dans le texte. Encore une fois, il s'agit ici d'un intermède dansant. L'air chanté au lever du rideau est le suivant

SANGA-TITI

« Eyong me nga toa Mbig Bekôn, Den me ntoya Mbig y'Emo, Minyôn mia bêta me dan ôkan é é, Ane aya ? »

MO-BOUIA

(Puis chœur des villageois)

Nge me yem é é é, Hé é é a Na é é, Ko'o, ko ko li ko'o, Sanga-Tita é é, Minal ! ...

(Après avoir dansé un bon moment, Sanga-Titi va faire signe aux musiciens de s'arrêter, puis il se tourne vers Atangana.)

ATANGANA

(empressé)

Assieds-toi donc, ô sorcier ! Je t'ai invité à venir chez moi parce que...

SANGA-TITI

(l'interrompant sèchement)

Fie-toi à ma science ! Je sais déjà ce que tu veux dire !

(Les villageois murmurent, épatés. Mbarga se tourne vers le public et dit fièrement)

MBARGA

Vous voyez ? Il faut des gens comme moi pour trouver de si grands sorciers !

ATANGANA

(ravi)

Tant mieux... tant mieux, mais fais vite ! Il me semble déjà voir ces commissaires de Zoétélé et de Sangmélima qui doivent venir m'arrêter.

SANGA-TITI

(s'asseyant imperturbable)

Tu sais comme nos ancêtres disaient : « les fantômes ne parlent jamais avant que la pluie ne soit tombée ! »

ATANGANA

Ah Oyônô ! Va m'attraper le bélier que nous avons gardé pour le sorcier !

SANGA-TITI

Tu es vraiment sage !

(Après avoir improvisé un instant sur le « Mvet », il se met à chanter l'air suivant :

« A Na é é, hé, ngo'o ma é é (a)
Môé wom anga lig me nda étam é é, (b)
Sanga-Titi anga lig me nda étam é é, (c)
Mveng é botege ma, A Mone ndôman »,

MÔ-BOUIA

(puis chœur des villageois, comme précédemment indiqué)

Eé kié, abene mon ébon é é, Hi yé é é a ah !

(etc.)

(L'ordre dans lequel se chantent les lignes mélodiques a, b, et c ne saurait être rigoureux. Le refrain, toutefois, reste invariable. Les villageois claquent les mains en cadence, mais les tam-tams ne jouent pas cette fois-ci, l'aide-sorcier cependant place divers objets miroirs, cornes d'antilopes, dents et griffes de léopard, etc. en face du Sorcier la musique du « Mvet » et les chants s'arrêtent dès que ces préparatifs sont terminés, et Sanga-Titi demande à Atangana)

SANGA-TITI

Où sont les gens de ce village ?

ATANGANA

Holà... holà ! Approchez tous ! On va s'explique sur cet argent disparu !

SANGA-TITI

(après avoir sérieusement consulté les miroirs)

Mes fétiches me disent que tu as perdu une grosse somme d'argent.
Est-ce que je me trompe ?

Tous

(ébahis)

! Hi yé é é ! Il sait de quoi il s'agit !

ATANGANA

(volubile, maintenant que l'espoir lui renaît)

Oui sorcier ! On m'a volé une grosse somme d'argent Trois cent mille francs qui m'avaient été versés comme dot pour ma fille Juliette !

SANGA-TITI

(autoritaire)

Tais-toi ! Je te dirai tout ! On t'a volé une somme de trois cent mille francs !

Tous

(même jeu)

Il a deviné le montant !

SANGA-TITI

Tu avais reçu cet argent comme dot pour ta fille Juliette.

Tous

Quel grand sorcier !

SANGA-TITI

Je pourrai facilement vous dire l'auteur de ce vol, mais seulement...

(On le regarde d'un air interrogateur et il ajoute)

Euh... vous savez bien que quand la rivière est à sec, l'eau ne coule plus !

ATANGANA

Ah Makrita ! Va chercher le canard qu'on t'avait donné à Ngôlebang !

(Makrita sort et Sanga-Titi consulte de nouveau les miroirs.)

SANGA-TITI

Où est le chef de ce village ?

MBARGA

(Se redressant majestueux)

Me voici !

SANGA-TITI

Nous commencerons par toi, assieds-toi ! Assieds-toi en face de moi !

MBARGA

(s'exécutant, bas au public)

Qu'est-ce que je vous disais cet après-midi ? C'est le chef de village qui doit toujours passer avant tout le monde !

SANGA-TITI

(regardant à l'intérieur de sa corne d'antilope)

Tu as combien de femmes ?

(Mbarga se met à compter sur ses doigts tout en prononçant à mi-voix les noms de ses femmes « Cécilia, Odilia, Martina, Ada, Akamba... ». Puis il dit à haute voix)

MBARGA

Douze femmes, mariées à l'état civil.

SANGA-TITI

(suspçonneux)

Ce n'est pas tout !

MBARGA

(un instant déconcerté)

Non ?... Ah bon ! Il y a une autre femme que je veux épouser à Ngoantet !

SANGA-TITI

C'est bien ce que je pensais ! Mes fétiches ne se trompent jamais !

(Un temps. Il regarde de nouveau à l'intérieur de sa corne d'antilope, pousse un cri d'effroi et dit)

Eé ! Qu'est-ce que je vois, ah Mbarga ? Tu ne remarques rien d'inhabituel dans ce village ?

MBARGA

(déjà inquiet)

Quoi d'inhabituel, ô Sorcier ?

SANGA-TITI

Tu n'as jamais été malade ?

MBARGA

Tant de fois, Sanga-Titi !

SANGA-TITI

Et tu ne t'es jamais inquiété ?

MBARGA

On m'avait dit à l'hôpital...

SANGA-TITI

(sèchement)

À l'hôpital ! Tu n'aurais pas dû aller à l'hôpital ! Personne ne t'aime dans ce village !

(Se penche vers Mbarga et ajoute)

Surtout maintenant que le Gouvernement parle de t'accorder une autorisation d'achat d'arme ! Ta vie est en danger !

MBARGA

(ébranlé à Mezoé)

Ah Mezoé ! Qu'est-ce que je t'avais dit ?

(À Sanga-Titi)

En danger, Sorcier ?

SANGA-TITI

En grand danger !

(Se renverse sur le dossier de sa chaise et ajoute)

Mais je ne peux pas parler avec des mains vides !

MBARGA

Ah Mezoé ! Va dire à ma femme Akoudou de m'envoyer mon coq noir !

(Tandis que Mezoé court vers la route.)

Parle, ô Sorcier !

SANGA-TITI

(d'une voix inspirée)

C'est moi Sanga-Titi, le grand sorcier qui avait hérité des secrets du passé !

Ah Mbarga on te dit sage mais moi je t'appelle fou, car tu n'as pas plus de deux yeux. Voici la preuve de ce que j'avance. Où est maintenant ton trisaïeul ?

MBARGA

(surpris)

Au pays des fantômes. Sorcier !

SANGA-TITI

Et ton bisaïeul ?

MBARGA

Mort également.

SANGA-TITI

En somme, où sont tes ancêtres ? Où sont tous les grands hommes des temps passés ?

MBARGA

Tous morts.

SANGA-TITI

(consulte ses miroirs pour voir si Mbarga ditla vérité)

Morts.

MBARGA

(sans trop se prononcer)

Morts.

SANGA-TITI

Et tu ne t'es jamais demandé ce qui a pu tuer tant de gens, tu ne t'es jamais donné la peine de chercher la cause de tant de décès ?

MBARGA

(mal à l'aise)

Je me disais justement...

SANGA-TITI

Tais-toi ! Je vais te poser une autre question n'avez-vous pleuré personne dans ce village l'an dernier ?

MBARGA

Si !

SANGA-TITI

(d'un ton de reproche)

les gens meurent dans ton village, tu es le chef, et tu ne t'en soucies même pas ?

MBARGA

J'ai toujours cru qu'ils mourraient de maladie.

SANGA-TITI

Et cette maladie là, d'où vient-elle ?

MBARGA

Nous avons aussi pleuré un chauffeur de la scierie qui est mort accidentellement...

SANGA-TITI

Et cet accident là, d'où venait-il ?

(Se levant, au public)

Écoutez-moi tous ! Vous voulez savoir pourquoi les gens meurent dans ce village ? Parce que ce village est gâté ! De grands hommes comme vos ancêtres ne peuvent être morts sans cause ! Que les gens meurent d'accident, c'est à peine admissible, autrement, où sont les grands hommes des temps passés, ceux-là qui avaient vécu avant que les Blancs ne nous aient apportés des accidents et des hôpitaux ?

(S'adressant aux villageois)

Pourquoi est-ce que vos ancêtres ne vivent plus ? C'est parce qu'ils sont morts, et la preuve c'est qu'ils ne vivent plus !

(Murmures admiratifs. Le sorcier consulte ses fétiches avant de continuer)

Ne me demandez pas de ressusciter vos ancêtres, vous pensez bien qu'ils tiennent à rester où ils sont ! Et puis, s'ils revenaient, vous seriez obligés de partager vos cacaoyères avec eux, alors que les commissaires de police de Zoétele ne cessent de vous maltraiter parce que vous êtes incapables de vous acquitter de vos impôts. D'autre part, si vous suiviez vos aïeux aux pays des fantômes comme tant d'insensés parmi vous l'ont déjà fait, vous n'en seriez pas plus riches, étant donné que vous ne possédez pas de cacaoyères là-bas. C'est pourquoi je vous demande est-ce que vous tenez vraiment à mourir ?

Tous

(comme un seul)

Non ! ... Te ké é é !

SANGA-TITI

(fier de sa prouesse oratoire)

Parlez donc, et je parlerai !

(Improvise

(de nouveau sur sa harpe, et chante l'air suivant)

« Héé, ah Ayangan,

Ah Ayangan é é, Ma ye ke tobo a Ndele Esse...

MO-BOUIA

(puis chœur des villageois)

Héé, ah Ayangan, Ah Ayangan é é !

(etc.)

(Sanga-Titi fait un signe aux musiciens, et la danse « Nyeng » suit comme au début de l'acte. Les villageois qui ne dansent ni ne chantent se concertent un moment entre eux, autour de Mbarga. Mezôé revient en scène, tenant un coq qu'il remet au chef de village. Ce dernier prend le coq, parle bas à Mezôé qui ressort, Sanga-Titi fait signe aux musiciens de s'arrêter, et Mbarga va lui remettre le coq en disant)

MBARGA

Ô Sorcier, je voudrais que tu purifies mon village ! Je t'ai fait attraper deux autres béliers !

SANGA-TITI

Tu es vraiment né avec la sagesse dans le ventre !

(Mô-Boula va mettre le coq dans un coin et Sanga-Titi consulte ses miroirs.)

Y a-t-il parmi tes femmes celle que tu aimes plus que toutes les autres ?

MBARGA

(gêné, parmi les petits rires narquois des autres)

Euh... enfin...

SANGA-TITI

Ça va, ça va ! Mes fétiches me le diront !

(Un temps)

Tu entends souvent des hiboux hululer autour du village à la tombée de la nuit ?

Tous

On les entend toujours !

SANGA-TITI

(aux villageois)

Est-ce que vous entendez aussi les chimpanzés hurler dans les forêts environnantes deux ou trois jours avant le décès de quelqu'un à Mvoutessi ?

Tous

Eé é ! On les entend toujours !

SANGA-TITI

(à tout le monde d'un ton terrible)

Ce village est gâté ! les hiboux et les chimpanzés que vous entendez souvent ne sont pas des oiseaux ou des animaux ordinaires ! Ce sont les mauvais esprits des temps passés, ceux-là mêmes qui avaient tué vos ancêtres ! Prenez garde ! Prenez garde ! Avant de m'en aller, je vous vendrai des fétiches puissants qui empêcheront ces esprits malins de vous hanter ! Je vous vendrai aussi des charmes spécialement conçus pour vaincre la mort !

Tous

(ravis)

Ya a a !

SANGA-TITI

Oui, n'oubliez pas de venir acheter tout cela demain matin ! Autre chose je dois vous mettre en garde contre un grand danger surtout pour les hommes, faites bien attention chaque fois que vous allez chercher une femme dans une tribu étrangère ! Il y a des femmes qui apportent des fétiches que leur mère leur donne en disant « Emporte cela ma fille ! Ce charme te permettra de gagner le cœur de ton mari et de lui donner beaucoup d'enfants ! Aucune de tes rivales ne t'égalera en beauté, charme ou bien dans l'art de tenir la maison ! » Je vous le répète, des pareilles choses tuent les hommes mariés !

Tous

(horripilés)

Hi yé é é !

(Déjà quelques hommes menacent les femmes présentes du poing et Sanga-Titi se hâte d'ajouter)

SANGA-TITI

Évidemment, ceci n'est valable que pour ceux d'entre vous qui sont polygames !

MBARGA

(effrayé)

Que faut-il faire, Ô Sorcier ?

SANGA-TITI

Ne t'inquiète pas, je m'en occuperai ! Pour le moment, revenons à l'argent volé. Où est le chef de cette maison

ATANGANA

(Prenant la place de Mbarga)

Me voici !

SANGA-TITI

Tu dis qu'on t'a volé de l'argent ?

ATANGANA

Oui.

SANGA-TITI:

Comment le sais-tu ?

ATANGANA

(ton vindicatif)

Ô Sorcier, si tu savais la haine qu'on voue à ma famille dans ce village !
Tout cela parce que j'ai envoyé ma fille Juliette au collègue !

On me...

SANGA-TITI

Tais-toi ! C'est à moi de te dire ce qui se passe ! Rien n'est impossible à
ma science ! Mais je dois avoir quelque chose pour ma peine !

ATANGANA

Tu auras tout ce que tu voudras. Parle seulement.

SANGA-TITI

N'es-tu pas allé il y a deux jours vendre le cacao à Sangmélina ?

ATANGANA

(surpris)

Il y a bien de cela une semaine !

SANGA-TITI

(tonnant)

Deux jours ! Tu oses douter ? Tous

Ah Atangana ! Écoute ce que le Sorcier te dit ! Deux jours !... Tu ne sais rien ! ... On t'a vu partir !

ATANGANA

(perplexe)

Euh... c'est vrai, au fond ! Il y a deux jours que je suis allé vendre du cacao à Sangmélina !

SANGA-TITI

(trionphant)

Vous voyez ? Ainsi donc, tandis qu'on te remettait l'argent de tes dix sacs de cacao...

ATANGANA

Ce n'était que trois sacs...

SANGA-TITI

(faisant mine de s'en aller)

Tu es trop...

ATANGANA

(conciliant)

Reste, ô Sorcier ! Je te ferai attraper deux chèvres et un bélier !

SANGA-TITI

(se rasseyant)

Écoute-moi bien en te remettant l'argent de tes dix sacs de cacao, le commerçant avait mêlé aux billets de mille francs un billet magique.

ATANGANA

(ahuri)

Magique ?

(Aux villageois qui écoutent religieusement)

Ce billet avait cette vertu

si jamais il était mêlé à des billets de banques ordinaires, il les attirait pendant la nuit pour les emmener chez le commerçant à qui Atangana avait vendu son cacao !

Tous

Hi yé é é é !

SANGA-TITI

N'avez-vous pas vu un grand vol d'oiseaux se dirigeant vers Sangmélina un jour ?

Tous

Nous l'avons vu ! Nous l'avons vu ! le sorcier a raison !

SANGA-TITI

(modeste)

Mes fétiches ne mentent jamais !

ATANGANA

Qu'est-ce qu'il faut faire ô Sorcier ?

SANGA-TITI

Écoute-moi d'abord ! Comme tu ne pouvais être au courant de tout cela sans l'aide d'un grand Sorcier comme moi, tu avais malheureusement gardé le billet magique parmi les billets de banque reçus comme dot pour ta fille. C'est pourquoi tout ton argent est allé à Sangmélima il y a deux jours !

ATANGANA

(étonné)

Mais c'est cet après-midi qu'on m'a versé l'argent de la dot !

SANGA-TITI

(à Mô-Boula et à l'Aide-Sorcier)

Partons ! Cet homme n'a pas du tout envie de retrouver son argent !

ATANGANA

(désespéré)

Ah Sorcier ! Reste... reste ! Je te ferai attraper un autre bélier! ... C'est cela assieds-toi ! Je ne suis qu'un ignorant ! Ah Ondua ! Tu vas me prêter ton vieux bélier...

(Ondua, mécontent, grommelle quelque chose de pas très flatteur concernant ces gens-là qui passent le temps à emprunter les béliers des autres, -surtout que lui se proposait de manger son vieux bélier le jour de l'Indépendance, etc. Mais Atangana continue)

Oui, tu me prêteras ton vieux bélier ! Je t'en achèterai un autre quand j'irai vendre mon cacao à Sangmé...

(Trésaille au seul souvenir)

Ces magiciens de Sangmélima ! Je n'irai plus jamais vendre mon cacao là-bas ! Désormais, je ne vendrai qu'à Zoétélé ! Parle, ô Sorcier !

SANGA-TITI

(qui s'était rassis en entendant parler du bélier)

Comme je le disais donc, le billet magique avait entraîné tous les autres vers le Mont Koupé !

KOUMA

(derrière la foule)

Mais ne disais-tu pas que l'argent est allé à Sangmélina ?

SANGA-TITI

(d'un air de dignité offensée)

Qui ose douter là ? Y a-t-il quelqu'un dans ce village qui ignore que le Mont Koupé se trouve à côté de Sangmélina ?

Tous

(essayant de retenir Kouma qui s'avance vers le feu)

le Sorcier a raison ! le Sorcier a raison !

SANGA-TITI

(explique aux villageois)

la grande ville de Ngabindelé est aussi située sur le Mont Koupé. C'est là que les magiciens fabriquent et vendent de puissants fétiches.

KOUMA

(maintenant près du feu)

Ngaoundéré et Sangmélina sont donc situés côte à côte ?

SANGA-TITI

(méprisant)

Tu ne savais pas ? Qu'est-ce qu'on t'a enseigné à l'école ?

KOUMA

(indiquant le nord)

Ngaoundéré est au Nord ...

(Indiquant la direction opposée)

et Sangmélina au Sud !

SANGA-TITI

(doctoral, il indique aussi le nord)

Qu'est-ce que le Nord ?

(Indiquant ensuite le sud)

Et qu'est-ce que le Sud ?

(Puis joignant les deux mains au-dessus de la tête)

N'est-ce pas la même chose ?

KOUMA

(éclatant de rire)

Mais ...

MBARGA

(impatient)

Ah ka, Kouma ! Pourquoi tu essaies d'importuner le Sorcier ? Je sais bien que vous autres, les jeunes gens de maintenant, vous n'écoutez jamais vos aînés ! Mais nous n'avons pas besoin d'écolier ici !

KOUMA

Est-ce qu'il va retrouver l'argent perdu avec tout ce qu'il a fait là ?

MBARGA

Et toi ? Tu vas le retrouver avec les questions que tu poses ?

SANGA-TITI

(pour rétablir son autorité)

Où est le chef de ce village ?

(Mbarga s'éclaircit la gorge dignement.)

Bon, écoute-moi ! Tant qu'il y aura des gens comme ce jeune homme dans ton village, ne me demande plus jamais de venir à Mvoutessi !

ATANGANA

(épouvanté)

Ah ka, Sorcier, c'est ce que je te disais ! Ils sont tous comme cela dans ce village !

Personne ne veut que je ...

SANGA-TITI

(brandissant sa corne d'antilope)

Si quelqu'un d'autre ose douter de moi, je jette un sort à tout ce village !

Tous

(reculant, terrifiés)

Éé é é Kié !

ATANGANA

Ô Sorcier, nous voulons seulement retrouver l'argent disparu !

SANGA-TITI

(consultant sa corne d'antilope)

Eh bien, mes fétiches me disent que pour retrouver ton argent, il faudra que tu me donnes quinze coqs, douze chèvres, deux béliers et six porcs. Alors, je vais conjurer les esprits malins de retransformer tes billets magiques en billets de banque ordinaires. Cela fait, tu iras à Sangmélima deux lunes après le jour du vol, muni de fétiches que je te vendrai. Évidemment, tu ne pourras retrouver ton argent qu'après avoir ensorcelé non seulement le commerçant qui avait acheté ton cacao, mais aussi tous les commissaires de police de Sangmélima.

MBARGA

(ahuri)

Quoi ? Ensorceler tous les commissaires de police de Sangmélina ?

(Les villageois commencent déjà à pousser des exclamations irritées.)

SANGA-TITI

Je vous le répète, c'est le seul moyen de retrouver l'argent disparu !

(Les murmures deviennent de plus en plus distincts et menaçants.)

MBARGA

(furieux)

Et tout ce que nous t'avons donné ?

SANGA-TITI

(qui bat déjà en retraite, suivi de sa femme et de son Aide)

N'est-ce pas que je vous ai dit ce qu'il faut faire pour ...

Tous

(se précipitant sur le trio)

Menteur ... menteur ... voleur...

(On les chasse à grand fracas, et le rideau tombe rapidement sur cette confusion.)

(Rideau)

Acte V

Le lendemain après-midi à Mvoutessi. Il fait très chaud. Au lever du rideau, les villageois sont installés devant la maison principale d'Atangana, un peu comme aux actes précédents. Mbarga, Abessôlô et Atangana bavardent à voix basse, mais leur conversation est entrecoupée par de grands cris d'effroi. Ondua et Mezôé sont en train de boire du vin de palme sans manifester un enthousiasme exagéré. Abessôlô prépare des feuilles de tabac sec pour sa pipe; il mâche aussi des noix de kola. À l'air résigné qui caractérise tous ces braves gens, on voit aisément qu'ils s'attendent à voir surgir les commissaires de police de Zoétélé et de Sangmélina d'un moment à l'autre.

ATANGANA

(claquant les mains)

Hi yé é é ! C'est la mort. Ah Mbarga ! Trois cent mille francs !

ABESSOIO

(mettant une noix de kola dans sa bouche)

Un fonctionnaire qui me promettait des sacs de kola !

MBARGA

Ces commissaires en route...

ABESSÔÎÔ

(vindicatif)

Et tout cela à cause de Juliette ! Cette petite sotte !

MEZOÉ

C'est le collègue qui l'a ainsi gâtée !

ONDUA

(qui se verse à boire)

Le collègue ! Bien des gens sont venus chez moi me demander; « Ah Ondua ! Tu n'as pas honte? Pourquoi tu n'envoies pas ta fille Matalina

au collège comme ton frère Atangana a envoyé Juliette ? » Et je leur ai toujours répondu « Vous parlez comme des insensés ! Taisez-vous et allez boire votre vin de palme tranquillement chez vous ! Moi, envoyer ma fille au collège ? Jamais de la vie ! Matalina restera à la maison ! Elle sèmera des arachides comme sa mère Monika ! Et un beau jour, elle nous trouvera un prétendant riche qui m'apportera toujours des boissons fortes de la ville ! »

(Se met à boire. Les autres approuvent silencieusement de la tête.)

MEZOÉ

(vidant laalebasse)

Tu avais pleinement raison, ah Ondua ! Ce n'est pas du tout sage d'envoyer les filles au collège. Prenons Juliette par exemple qu'est-ce qu'elle a fait hier, quand nous lui avons dit d'aimer le fonctionnaire ? Nous a-t-elle seulement écoutés comme une fille doit écouter ses pères ?

Tous

Pas du tout !

MEZOÉ

Vous savez ce qu'on lui a appris au collège ? On lui a appris à désobéir à sa famille !

ATANGANA

(secouant la tête, amer)

Et à parler quand je parle !

ABESSOIO

Est-ce que je ne l'avais pas prédit ? N'est-ce pas que tous les gens de ce village m'avaient entendu dire et redire : « Ah Atangana, mon fils ! Ne gaspille pas tant d'argent à envoyer ta fille au collège ! Les filles ne sont

rien ! Si tu ne veux pas te faire construire une grande maison comme ton cousin Meka, dote une femme à ton fils Oyônô, ou bien épouse d'autres femmes comme Mbarga ! » Je l'avais dit et redit, mais tu ne voulais pas m'écouter ! D'après toi, je ne suis qu'un vieux fou ! Et maintenant ...

ATANGANA

(agacé)

Mais puisque je te dis que ...

MBARGA

(se levant)

Vous n'allez tout de même pas recommencer à vous disputer comme des femmes ! Écoutez-moi !

ABESSOIO

(machinalement)

Parle, ah Mbarga !

MBARGA

Où est Oyônô ?

ATANGANA

Je l'ai envoyé ce matin à Melomébaé voir notre neveu Ntsama. Il paraît qu'il vient de recevoir une grosse somme d'argent comme dot pour Marcelina, sa sœur cadette.

MEZOÉ

Sagement fait, Atangana ! Ntsama ne saurait refuser de nous venir en aide ! Il ne manquera pas de voler au secours de ses oncles maternels !

ONDUA

Il nous viendra en aide ! D'ailleurs, sa femme Maria est apparentée au fonctionnaire Mbia : ils sont tous de la tribu d'Esse.

MBARGA

Très bien, très bien; mais il faut aussi nous débrouiller par d'autres moyens en attendant. Ah Atangana, il faut que tu amènes Juliette à Yaoundé cet après-midi même. Une fille de sa valeur se trouvera aisément d'autres prétendants en ville. Passe tous les grands ministères en revue, et propose ta fille. Si quelqu'un accepte de te verser trois cent mille francs comptant, tu lui donnes Juliette sur-le-champ !

MEZOÉ

(surpris)

Et où est-ce qu'elle trouvera un homme si riche ?

MBARGA

(en homme très au courant des actualités)

Ne t'en fais pas, Mezôé ! N'est-ce pas à Yaoundé que se trouvent tous les grands hommes du pays ?

(Confidentiel)

D'ailleurs, quand on est père d'une fille séduisante, on peut tout, de nos jours.

(De la cuisine parviennent des voix de femmes parlant avec beaucoup d'animation. Juliette et les autres sont peut-être en train de se disputer.)

ONDUA

(secouant, attristé, laalebasse vide)

AhAtangana ! Fais ce que Mbarga te dit ! Va nous chercher un grand homme en ville !

(Reposant laalebasse par terre)

Un grand homme qui nous apporte de l'argent et des bois ...

ATANGANA

Tu as raison, ah Ondua ! On va partir tout de suite !

(Crie en direction de la cuisine)

Ah Juliette ! Juliette !

(Juliette, qui sortait justement de la cuisine, s'avance vers son père en le regardant d'un air interrogateur.)

ATANGANA

Va te préparer, Juliette ! Nous allons partir pour Yaoundé. On va te chercher un mari !

JULIETTE

(interloquée)

Un autre mari ? Mais... combien m'en donnez-vous donc ?

MBARGA

(expliquant cette situation qui lui semble, à lui, tout à fait normale)

Il nous faut trouver quelqu'un d'assez riche pour rembourser tes premiers prétendants.

(Bella, entrée après Juliette, écoutait la réplique de Mbarga en approuvant gravement de la tête.)

JULIETTE

Et où trouverez-vous cet homme-là ?

BELLA

(s'avançant vers Juliette)

En ville, Juliette ! On te trouvera un Blanc très riche en ville !

JUIETTE

(sarcastique)

En ville ? Où ça ? Au marché ?

ABESSOIO

(scandalisé, agitant son chasse-mouches)

Tu oses plaisanter ? Tu ne comprends donc pas la situation ?

JUIETTE

(tranquillement)

Si ! Je ne la comprends même que trop bien ! Je reste toujours à vendre, et on ne me consulte jamais pour rien !

(Mystérieuse)

Mais qui sait ? Peut-être viendra-t-il quelqu'un par ici, qui pourrait tout payer !

ATANGANA

(qui se met brusquement à jouer les pères affectueux)

Et si quelqu'un vient, tu le prends, ma petite ?

JUIETTE

J'épouserai le premier venu qui vous donnera trois cent mille francs sur-le-champ !

Tous

Ya a a a !

JUIETTE

(fermement)

Mais ce sera à condition de conclure le mariage immédiatement, sans complet en tergal ...

MEZOÉ

(écœuré)

Ah ka ka ka !

JUIETTE

(même jeu)

Sans béliers ni porcs ...

ATANGANA

(tout de même désolé)

É é é éké !

JUIETTE

(même jeu)

Sans kolas ...

(Abessôlô fait mine de s'éloigner)

Ni rien d'autre en plus ! Trois cent mille francs seulement ! Demandez cet argent au premier qui se présentera et ...

(Le premier qui se présente se trouve être, malheureusement pour Juliette, le commerçant Tchetgen. Vêtu de la robe et chaussé des babouches traditionnelles des pays bamoun et bamiléké, il entre la mine réjouie, un gros ballot de marchandises sur la tête. Tous les villageois sourient jusqu'aux oreilles en le voyant.)

ATANGANA

Ah ... voilà Missa Tchetgen !

(bas, au public)

Et ces commerçants bamiléké ont de l'argent, c'est moi qui vous le dis !
Attendez voir !

TCHETGEN

(posant son ballot par terre)

Bonjour tout le monde !

Tous

(avec beaucoup de chaleur)

Mbôlô ô ô !

TCHETGEN

(déballant ses effets)

Je vous apporte des marchandises à très bon marché ! ...Très bon marché ! ...Tout droit de Mbalmayo ! ... Très bon marché ! ... Venez voir !

(Il répand sa marchandise un peu partout sur le sol, camelote aussi hétéroclite que pittoresque; vieux complets européens, robes bigarrées d'une longueur et d'un tour de taille épouvantables, manteaux surannés, serviettes de toilette, boîtes de conserves, lampes-tempêtes, etc. Les villageois examinent et essaient les vêtements. C'est ainsi que Mezôé, ayant déjà mis des pantalons de femme écarlates, a bien du mal à enfiler une vieille veste de smoking. Tchetgen va lui donner un coup de main en s'exclamant, avec cette sincérité qui est la vertu de tous les bons commerçants)

TCHETGEN

Hmmm ! ...Comme à Paris ! Formidable ! ... Comme à Paris !

(Makrila et Malalina viennent elles aussi voir la marchandise. Mbarga, qui commence déjà à s'impatienter, donne un coup de coude discret à Alangana pour l'inciter à entamer les négociations.)

ATANGANA

(d'un ton hésitant)

Euh ... ah Missa Tchetgen ! Tu as combien de magasins en ville ?

TCHETGEN

(s'éloigna un peu de Mezôé)

Voyons ... deux, magasins à Sangmélina, et un bar à Zoétélé.

Tous

un grand homme !

(Et, se rapprochant, il encourage Atangana du regard.)

ABESSOIO

(un peu maladroitement)

Y a-t-il des kolas du
Nord chez toi, Missa Tchetgen ?

TCHETGEN

(se redressant fièrement)

Chez nous, au pays bamiléké, nous avons de bien meilleures kolas qu'au Nord !

ABESSOIO

(excité, tandis que les autres essaient de le faire taire)

C'est lui ! C'est lui, je vous dis !

TCHETGEN

(surpris)

Comment, c'est moi ?

ABESSÔÎÔ

(à Atangana qui le regarde avec ressentiment)

Qu'est-ce que tu attends encore ? Voici le grand homme qu'il nous faut !
Il y a des kolas chez lui !

JUIETTE

(vivement)

Mais ...

ABESSOIO

(sec)

Tu as promis, oui ou non ?

(Puis à Tchetgen, avec un sourire engageant)

Ah Missa Tchetgen, vous êtes souvent très avarés, vous autres les commerçants bamiléké !

TCHETGEN

(haussant les épaules)

Que veux-tu Missa Abessolo ! C'est la vie qui devient impossible ! Depuis quelque temps, on nous fait payer pour tout patentes, contraventions, amendes, contraventions, patentes. De plus, comme je n'ai pas encore eu l'occasion de faire la connaissance de Medôla, le nouveau commissaire de police de Zoétélé ...

ATANGANA

(désireux d'attaquer le vif du sujet)

Ah Missa

Tchetgen ! Tu vois ma fille Juliette là-bas ? Je te la donne !

(Même un commerçant aussi expérimenté que Tchetgen est pris au dépourvu par cette offre. Cependant, fidèle à une tradition qui a fait ses preuves au pays bamiléké et ailleurs, Tchetgen décide de se rapprocher donc de Juliette, et se met à la détailler d'un œil expert en commentant à voix basse)

TCHETGEN

Pas mal ... pas mal du tout !

(Haut à Atangana)

Tu dis que tu me la donnes ?

ATANGANA

(souriant)

Si tu le veux bien, Missa Tchetgen !

JUIETTE

(indignée)

Je ne suis tout de même pas à ven...

MBARGA

(tonnant)

Tu veux recommencer ? Tu trouves que ce n'est pas assez de nous avoir causé tout ce mal ?

JUIETTE

Mais ...

ATANGANA

(levant la main de façon pas équivoque)

Tais-toi !

(Juliette effrayée court vers Makrita et Atangana, pour dissiper les doutes que le comportement peu soumis de sa fille aurait fait concevoir à Tchetgen, ajoute en rayonnant de fierté paternelle)

Tu vois, Missa Tchetgen ? La fille la plus obéissante du monde ! Ce n'est pas comme les filles de maintenant qu'il faut faire taire à coup de bâton, en admettant qu'on y parvienne ! Nous ne sommes pas compliqués sur le chapitre du mariage, nous autres de Mvoutessi, et tu pourras emmener Juliette aussitôt que tu le voudras.

TCHETGEN

(venant au fait)

Combien ?

MBARGA

Trois cent mille francs seulement !

(Et il lance à Tchetgen un coup d'œil qui dit « Qu'est-ce que cette bagatelle pour un grand homme comme toi ? »)

TCHETGEN

(suffoqué)

Ko o o ! Tant d'argent pour une femme ?

ATANGANA

(explique)

C'est que Juliette a été au collège, et ça coûte cher. Ah Missa Tchetgen ! Elle parle parfaitement le français.

MATAIINA

Elle sait aussi coudre !

MAKRITA

Broder...

ATANGANA

Faire la cuisine... euh ... enfin, quelquefois !

ABESSOIO

Bref, Juliette sait faire tout ce qu'une femme blanche peut faire ! ... De plus, comme mon fils te le disait, Missa Tchetgen, elle parle parfaitement français.

MBARGA

Elle parle aussi l'anglais. Intéressant, hein, Missa Tchetgen ? Pour ton commerce !

TCHETGEN

Puisqu'elle sait tant de choses, j'irais jusqu'à cent cinquante mille francs.

Tous

(désapprobateurs)

Ah ka ka ka !

ATANGANA

(compte sur les doigts)

Elle parle aussi l'anglais, l'allemand, le doïche, le jaman, toutes ces langues que les Blancs enseignent à Dibamba !

TCHETGEN

(impressionné)

Ko o ! Cinq langues !

ABESSOIO

(surenchérissant)

Sans compter le bulu évidemment !

TCHETGEN

Mais que voulez-vous que je fasse de toutes ces langues ? Je me sers seulement du pidgin english pour mon commerce ! Toutefois, je vais bien aller jusqu'à deux cent mille francs !

(Les villageois grognent de dépit. C'est alors que Kouma et Okô entrent. Okô est habillé en grand homme, c'est-à-dire qu'il porte un somptueux costume traditionnel, genre bamoun. La pipe qu'il fume est plus imposante que celle d'Abessolo. Les deux jeunes gens sont précédés de six musiciens jouant des balafons. Les villageois, étonnés et inquiets, s'écartent devant les nouveaux venus. Bien entendu, Juliette est plus étonnée que tout le monde réuni. Après avoir fait signe aux musiciens de s'arrêter, Kouma dit d'un ton solennel)

KOUMA

Ô mes pères de Mvoutessi ! Permettez-moi de vous présenter ce Monsieur...

(Designant Okô)

Un très grand homme ! ...

(Un temps, puis il ajoute)

... plus grand qu'un fonctionnaire !

Tous

(incrédules)

Plus grand qu'un fonctionnaire ?

KOUMA

Beaucoup plus grand ! Il a étudié dans les plus grandes écoles du pays des Blancs, et il en est sorti Docteur en mathématiques !

(Pas de réaction. Kouma s'arrête, un peu déconcerté, et Mbarga lui demande)

MBARGA

Il en est sorti quoi ?

KOUMA

Docteur en mathématiques ! Cela veut dire qu'il est capable de compter toutes les feuilles d'un palmier !

Tous

(ayant enfin compris)

Toutes les feuilles d'un palmier !

KOUMA

Il est aussi Docteur en « langues blanches », parle parfaitement le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol l'allemand, l'anglais, le français !

Tous

Éé é é Kié ! Un grand homme ... Un grand homme !

KOUMA

Un grand homme ! D'ailleurs, ce n'est pas tout ! Vous vous demandez peut-être pourquoi il est venu nous voir en si grande escorte. C'est qu'il est également le plus grand commissaire que vous ayez vu un Haut-commissaire !

MBARGA

Un quoi ?

KOUMA

(élevant une main au-dessus de sa tête)

Un Haut... Haut-commissaire !

MBARGA

(imitant le geste de Kouma)

Plus haut que les commissaires de Sangmélina et de Zoétéélé ?

KOUMA

Beaucoup plus haut !

MBARGA

(aux autres)

C'est donc là l'homme qu'il nous faut !

ABESSOIO

(emballé)

Oui ! Il va faire emprisonner les ... euh ...

(baissant la main jusqu'à un mètre environ du sol)

euh... les « Bas-Commissaires » que Ndi et Mbia ont menacé d'envoyer ici pour nous arrêter !

KOUMA

(amusé)

Personne n'est mieux placé que lui pour jeter les gens en prison ! Ne vous ai-je pas dit qu'il a étudié aux pays des Blancs ? Il fera emprisonner tous ces Bas-commissaires en vertu des lois existantes et à exister, ou même inexistantes !

Tous

(soulagés)

Ya a a a !

KOUMA

Je ne vous ai pas encore tout dit !

(avec emphase)

Ce grand homme, cet homme si grand, ce grand homme enfin ...

(S'arrête un peu pour préparer son effet)

... est encore célibataire !

(Exclamation de surprise et même d'espoir dans l'assistance.)

MBARGA

(incrédule)

Quoi ? Encore célibataire ? Un si grand homme ?

KOUMA

Célibataire !

(confidentiel)

Et pourtant, s'il le voulait bien, il pourrait épouser cinq femmes le même jour avec l'argent qu'il gagne !

ABESSOIO

(se rapprochant de Kouma)

Et alors ? Qu'est-ce qu'il attend ?

KOUMA

Il cherche une femme ayant beaucoup étudié comme lui.

Tous

(indiquant simultanément Juliette)

Juliette !

KOUMA

(sans même regarder Juliette)

Il faut que cette femme-là ait été au collège !

MBARGA

(prenant Kouma a part)

Écoute, mon fils ! Tu sais bien que ta cousine Juliette est tout à fait désignée pour épouser un grand homme. Mais ...

(indiquant discrètement Okô)

... penses-tu qu'il puisse nous trouver trois cent mille francs de dot ?

KOUMA

(bas à Mbarga)

Trois cent mille francs ? Qu'est-ce que cela pour un grand homme ? C'est de l'argent de poche !

MBARGA

(soulagé, à Kouma)

dans ce cas, il épousera Juliette, et sauvera notre village !

(Haut, à Okô)

Monsieur le ... euh ... langues blanches ... euh ...

(Bas, à Kouma)

Comment l'appelais-tu déjà, ton grand homme?

(Kouma veut l'aider mais il dit)

... Ça va, ça va, j'ai trouvé !

(Haut, en imitant le geste d'Abessolo indiqué plus liant)

Monsieur le Bas-Commissaire, nous avons décidé de te donner notre fille Juliette !

(Silence. Les villageois, un peu mal à l'aise, attendent la réaction d'Okô qui, assis très loin de Juliette, fume tranquillement sa pipe. Puis, comme Mbarga s'éclaircit la gorge. Okô dit enfin d'un ton neutre)

OKO

Hmm ! ... Merci beaucoup. Monsieur ! Mais qu'est-ce qu'elle en pense elle-même ?

MBARGA

Qui ?

OKO

Votre fille.

MBARGA

Ce qu'elle en pense ? De quoi ?

OKO

De ce que vous me la donnez !

MBARGA

(partant d'un bon gros rire)

Mais ... cette question ne la regarde pas. Monsieur le Bas-commissaire ! D'ailleurs, quelle fille sérieuse oserait rater l'occasion d'épouser un

grand homme ? Combien de filles seraient heureuses, de nos jours, d'épouser même un ...

(Avec le geste approprié)

... un Haut-comm .. euh ...

(Rectifiant son geste avec l'aide de Kouma)

... un Bas-commissaire ?

(Après avoir remercié Kouma d'un hochement de tête)

Tu ne sais donc pas que la plupart de grands hommes de maintenant préfèrent entretenir cinq ou six maîtresses, tellement il y a des filles qui courent après leur argent ?

OKO

Ce n'est pas ce que je veux dire. J'apprécie beaucoup l'honneur que vous me faites. Seulement, je voudrais que Juliette elle-même dise « oui ».

ATANGANA

(seul à avoir vraiment compris)

Je vois ce qui t'embête, mon fils ! C'est moi que voici, Atangana, qui suis le vrai père de Juliette ! N'écoute que moi !

MEZOÉ

(scandalisé, au public)

Vous voyez ce que je disais ? Atangana essaie encore de nous écarter de sa famille !

ATANGANA

(à Okô)

Juliette est la fille la plus obéissante au monde ! Il suffit que je lui dise

(Indiquant Okô lui-même)

« Aime un tel » ...

(Indiquant, méprisant, Tchetgen qui est en train de remballer sa marchandise)

... « N'aime pas tel autre » ... pour qu'elle obéisse sans discuter ! Ne t'inquiète donc pas à son sujet ! Aussitôt que tu m'auras donné trois cent mille francs de dot, le mariage sera conclu !

OKO

La question n'est pas là ! Je n'épouserai votre fille que si elle y consent elle-même !

MBARGA

(étonné de voir un grand homme manifester si peu d'intelligence)

Mais puisqu'on te dit que Juliette ne suit que notre volonté à nous !

OKO

(tranquillement)

Pour qu'elle m'épouse, il faut qu'elle suive sa volonté à elle.

ABESSOIO

(écœuré, aux autres)

Qu'elle suive sa volonté à elle ? Une femme ? Zua Meka !

KOUMA

(conciliant)

C'est pourtant facile à comprendre ! le grand homme veut bien épouser Juliette. Tout ce qu'il demande, c'est que Juliette lui dise elle-même « oui ».

(à Mbarga)

Ne serait-il pas plus vite fait de demander à Juliette de dire « oui » au grand homme ?

MBARGA

(scandalisé)

lui demander de dire « oui » ? Parce que, à ton avis, elle oserait dire « non » ?

KOUMA

Puisqu'on lui laisse le choix !

MBARGA

(excédé)

Ah Kouma ! Pourquoi tu n'expliques pas à Monsieur le Docteur en feuilles de palmier ... euh ... en doïche et jaman que les femmes ne parlent pas à Mvoutessi ! Nous avons décidé de lui donner Juliette qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

KOUMA

(patiemment)

Elle a tout à voir là-dedans, justement, puisque c'est elle qui doit se marier ! Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle choisisse son futur époux ?

ABESSOIO

(froissé)

Pourquoi ? Parce que son jugement est meilleur que le nôtre ?

KOUMA

Non, mais plutôt parce que c'est elle que la question regarde le plus directement.

MBARGA

Et nous ? Que faisons-nous dans tout cela ?

KOUMA

Rien du tout vous la regardez faire.

ABESSOIO

(indigné)

Que nous la regardions faire ! Tu veux qu'elle parle encore d'épouser son petit écolier leclerc d'Ambam ! Jamais de la vie !

KOUMA

Voyons si, après avoir vu ce grand homme, elle osera même penser à son petit écolier leclerc !

(À Juliette)

Alors Juliette, qu'est-ce que tu penses de tout ceci ?

JUIETTE

(feignant l'indifférence)

De tout quoi ?

KOUMA

Euh ... enfin, de tous ces mariages !

JUIETTE

(coquette)

Quels mariages ? Fais-nous un bref résumé de la situation, je t'en prie ! Il y a déjà tant de prétendants que je ne m'y retrouve plus !

KOUMA

(comptant avec des feuilles de palmier, à la manière Bulu)

Il y a tout d'abord Ndi, le grand planteur, qui avait versé cent mille francs de dot. C'est un brave garçon qui ne saurait voir personne de ce village chez lui à Awaé sans lui offrir du vin de palme à boire et qui ...

Tous

(impatients)

Ah ka, Kouma ! Passons !

(Kouma pose une feuille sur le sol et élève solennellement une autre.)

KOUMA

Ensuite, nous avons le grand fonctionnaire Mbia, qui a versé deux cent mille francs de dot. Il possède une grosse voiture, des sacs de kolas du Nord et, évidemment, quelques douzaines de commissaires de police !

...

MBARGA

(que ces paroles font tressaillir)

Ah ka, mon fils ! Continue ! Ces gens-là risquent de nous trouver ici !

KOUMA

(élevant une troisième feuille)

le troisième prétendant n'a guère besoin qu'on en parle, étant représenté par lui-même, Missa Tchetgen, le grand commerçant qui ...

TCHETGEN

(qui s'en va, son ballot de marchandise sur la tête)

Je n'en veux plus moi ! Cette femme coûte trop cher !

(on l'entend encore grommeler en se dirigeant vers la route)

Trois cent mille francs ! ... Tout ça pour une femme ! ... Une femme ! ... Ko o o !

KOUMA

(regardant autour de lui)

C'est tout ? Je n'oublie personne ?

MBARGA

(surpris)

Mais ? Et le grand homme que tu viens de nous présenter ?

KOUMA

Tiens, je l'oubliais ! Mais je tenais aussi à m'assurer qu'il restait seul sur la liste.

(Claquant les mains)

Attention tout le monde ! Je vous présente maintenant le dernier de nos prétendants : Monsieur Okô, l'homme plus grand qu'un grand fonctionnaire. Après avoir étudié dans les grandes écoles du pays des Blancs, il s'est vu décerner le titre de ...

(À Mbarga, ainsi qu'on consulte un savant confrère)

Que disions-nous déjà ?

MBARGA

(avec assurance)

Docteur en, ... Docteur en Doctorat !

KOUMA

(le plus sérieusement du monde)

Oui, Monsieur Okô, Docteur en Doctorat, et également, à ce qu'on dit. Docteur en Baccalauréat !

MBARGA

(ravi de pouvoir faire étalage de son érudition)

Et en feuilles de palmier !

KOUMA

Riche de surcroît, parlant parfaitement toutes les langues blanches et le jaman...

(avec les gestes appropriés)

Bas et Haut-commissaire ...

(À Juliette)

Eh bien, Juliette ? Que dis-tu de tant de titres ?

JUIETTE

Tu veux que je tire au sort ?

KOUMA

(désignant les quatre feuilles posées sur le sol)

Comme il te plaira !

(Silence angoissé pendant lequel tous les villageois conjurent Juliette du regard. Juliette, se voyant le centre de l'attention générale, fait les choses sans trop se presser. Elle se rapproche des quatre feuilles de palmier, et pèse sérieusement le pour et le contre de chacune. Atangana, peu désireux de la voir commettre une autre gaffe, cligne de l'œil de façon fort éloquente à son adresse en indiquant discrètement la feuille qui représente Okô)

JUIETTE

(se décidant brusquement)

Je choisis la quatrième feuille !

Tous

(exultant)

Ya a a a !

ATANGANA

(rayonnant, à Okô)

Qu'est-ce que je te disais, hein ? la meilleure enfant du monde !

(tendant la main)

Où est l'argent de la dot ?

OKO

(au musicien en chef)

Azele !

Le musicien en chef

Massa !

OKO

(négligemment)

Donne-lui trois cent mille francs !

(Le musicien en chef donne l'argent à Atangana qui se met à le compter, aidé de Mbarga et d'Abessôlô. Ensuite, ils attaquent un air joyeux au balafon, qui est repris et développé par ses compagnons. Quelques villageois commencent à danser. À la fin du morceau, Atangana pousse Juliette vers Okô en disant)

ATANGANA

Voilà, mon fils ! Juliette est maintenant ta femme !

(Bella et les autres femmes poussent le cri de joie traditionnel « Oyenga » Ou ou ou ou ou ou ...)

ONDU

(scandalisé)

Ah Atangana ! Et les boissons fortes ? Comment peux-tu oublier ton propre frère quand tu donnes Juliette en mariage ?

MEZOÉ

Et mon costume en tergal ?

KOUMA

(conciliant, comme toujours)

Que faites-vous. Ô mes pères ? C'est comme cela que vous célébrez le mariage de votre fille ? Vous voulez donc que ce grand homme se fâche lui aussi comme Mbia ?

(Prenant Ondua à part)

Ne t'en fais pas, ah Tita Ondua ! Nous avons beaucoup de boissons fortes ! Tu ne vois donc pas que le grand homme s'est fait accompagner de ses musiciens ? Il veut que nous dansions tous à son honneur ! Je te répète, nous aurons beaucoup de boissons fortes !

ONDU

(dont l'œil s'allume soudain)

Beaucoup de boissons fortes, mon fils ?

KOUMA

Des boissons fortes de la ville ! On va aussi danser !

ONDU

(à tue-tête, aux autres)

On va danser ! ... On va danser !

Tous

(commencent à débarrasser la scène)

On va danser ! ... Dansons ! Dansons !

ATANGANA

(tandis que les musiciens se préparent)

Voilà donc mes trois cent mille francs de dot !

(se rapprochant de Juliette debout près d'Okô)

Tu sais, ma petite, j'aurais autant gagné à te donner pour rien ...

(Bas, pour ne pas être entendu d'Okô)

À ton écolier leclerc, par exemple !

(éclate de rire, puis va se joindre aux autres qui sont déjà prêts pour la danse. Entre temps, Mbarga, qui dirige les opérations, vient de faire apporter le grand fauteuil que nous connaissons, et de le faire placer à l'endroit habituel, pour Okô. Puis, comme Mezôé veut apporter un fauteuil beaucoup moins imposant pour Juliette, Mbarga, en bon chef du protocole, le renvoie précipitamment chercher un

petit tabouret. Peu après, nous voyons Juliette assise, apparemment soumise, sur ledit tabouret, près du fauteuil d'Okô. Le musicien en chef attaque un autre morceau qui est repris par ses compagnons, et développé comme .plus haut. Mezôé et Ondua les accompagnent au tam-tam et au tambour. Tout le monde danse. Juliette et Okô iront prendre part à la danse après quelque temps. Il n'est pas jusqu'à Mbarga qui ne condescende à aller esquisser quelques pas. Les acteurs iront inviter ceux des spectateurs qui ne seraient pas encore partis à prendre part, eux aussi, aux célébrations du mariage de Juliette et d'Okô. Cette danse marquera la FIN)

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Glossaire

A) Expressions locales ne s'expliquant pas par le contexte

Ah ... : Se place devant le nom de la personne à qui on veut adresser la parole.

Ah ka ka ka : Exprime la désapprobation ou le découragement.

Arki : Boisson de maïs fermenté de fabrication locale.

Blanc : Désigne ici un personnage « évolué », et non pas nécessairement un homme à peau blanche.

Doïche, Jaman : Termes désignant la langue allemande (les Allemands furent les premiers colonisateurs du Cameroun)

Nane Ngôk : Personnage célèbre du temps passé. les Bulu ont coutume d'exprimer leur surprise ou leur douleur en invoquant à haute voix leurs ancêtres les plus célèbres.

Oyônô Eto Mékong ya Ngozip : « Oyônô Eto Mékong de Ngozip », autre personnage illustre du temps passé. Voir ci-dessus.

Zua Meka : Personnage célèbre du temps passé. Voir note ci-dessus.

B) Traduction approximative des chansons

Il est pratiquement impossible de donner une traduction exacte des chansons incluses dans cette pièce. En effet, le sens a beaucoup moins d'importance que la musique et la danse auxquelles elles se rapportent et, surtout, l'atmosphère créée. la première chanson à boire (celle de MEZÔÉ) semble à première vue ne présenter qu'un intérêt bachique

*« Offre-moi un verre, offre-moi un verre de vin,
Offre-moi un verre, ô toi, fils des Mbidambané,
Offre-moi un verre ... »*

On pourrait cependant y voir également une sorte de défi lancé au ressortissant de la tribu des Mbidambané : « Allons, montre-toi un homme et donne-moi à boire ! » Il n'est pas rare qu'un étranger s'adresse en ces termes aux natifs du village dans lequel il se trouve en visite.

La chanson d'ONDUA nous donne à peu près ceci :

*« Patience, patience, ô jeune fille !
Où donc as-tu laissé Ondua en train de boire ?
Patience, patience, ô jeune fille ! ... »*

Les buveurs chevronnés de chez nous tirent vanité du fait que, une fois qu'ils se sont bien enivrés au village voisin, leurs épouses scandalisées doivent souvent se mettre à plusieurs pour les ramener, titubant et chantant, à la maison. La « jeune fille » de la chanson n'a peut-être pas eu la patience ou l'expérience nécessaires pour faire son devoir, et ramener son mari ou son amant ONDUA à la maison.

Les chansons de SANGA-TITI sont, évidemment, beaucoup plus sorcières. la première nous remet en mémoire la certitude qu'a le personnage d'avoir « hérité des secrets du passé », et pourrait se paraphraser comme suit :

*« Autrefois, j'exerçais ma sorcellerie au pays des fantômes
Maintenant que j'exerce au pays des vivants,
Comment se fait-il que les lamentations
Parviennent toujours à mes oreilles ? »*
Refrain
*« Ah, si j'avais su, ô ma mère ...
Ko'o, ko ko ki ko'o.
Ô Sanga-Titi.
Tu mens ! » ...*

Comme on le voit, le sorcier imagine qu'un auditeur veut douter de lui, et des origines de son pouvoir.

La deuxième chanson est à caractère un peu plus grivois. C'est la plainte d'une amante délaissée, et envers laquelle Sanga-Titi ne semble pas s'être montré particulièrement galant -autre trait masculin fort en faveur chez nous

*« Oh, pauvre de moi, ô ma mère ! (a)
Mon bien-aimé m'a laissé toute seule dans la maison (b)
Sanga-Titi m'a laissé toute seule dans la maison, (c)
Toute seule, trempée par la pluie, Ô jeune homme ... »*
Refrain
*« Eé kié, mon amant bien-aimé,
Hi yé é é, ah ! »*

La troisième et la dernière chanson a un rythme très marqué. En dehors de cette caractéristique, elle ne peut guère rivaliser en poésie avec les autres. S'adressant aux membres de la tribu des Ayangan, (tribu imaginaire très souvent citée *dans* les épopées de « Mvet »), le Sorcier annonce qu'il ira désormais vivre à Ndele, village du pays Esse, à quelque 15 kilomètres de Zoétéélé, dans le département du Dja-et-lobo.

Encore une fois, je demande aux acteurs et aux metteurs en scène qui ne connaissent pas les chansons et les danses ci-dessus d'en trouver des équivalents locaux. Les explications que j'ai données ne visent qu'à créer une certaine ambiance. Comme tout le monde le sait, la musique africaine n'a de sens que si on la considère sous son aspect le plus total, au lieu de procéder à ce démembrement cher à tant de « spécialistes ».

Dossier

Le présent dossier ne se veut pas une étude exhaustive de l'œuvre. Il vise plutôt à présenter au public certains faits et repères utiles pour une bonne compréhension de la pièce, de son contexte et de ses personnages.

1 - Genèse et carrière de l'œuvre

« *Trois Prétendants...Un Mari* » est une comédie dont le premier jet date de 1959, alors que l'auteur se trouvait en classe de seconde moderne au collège évangélique de Libamba, près de Makak, au Cameroun. L'histoire est basée sur un fait authentique vécu par l'auteur, et dont certaines personnes se souviennent encore au village de Mvoutessi et dans ses environs, à savoir le mariage forcé dont avait été victime une cousine du dramaturge. Si l'on excepte l'épisode de l'argent volé - et par conséquent, celui du Sorcier - on peut dire que les choses sont relatées avec une certaine fidélité.

Le manuscrit, qui avait fait l'objet de plusieurs lectures aussi publiques que brillantes aux heures d'études à Libamba, avait fini par attirer l'attention d'un jeune professeur français, Monsieur Pierre Fichet. C'est à ce dernier que la pièce, diligemment tapée sur stencils et montée au sein du collège, dut être révélée au grand public. On rendra ici un hommage spécial à son épouse, Mme Gisèle Fichet, et ses regrettées collaboratrices, Mme Whitney et Mme Marjory Havlick, qui avaient réalisé les décors et les costumes.

La distribution, à la création de la pièce, est celle indiquée dans la préface.

Dans cette première version, reprise par les élèves des collèges privés d'Elat, *Trois Prétendants...Un Mari* est l'une des pièces jouées lors de l'inauguration du Centre culturel français de Yaoundé en juin 1961.

Entre-temps, le pasteur Paul D. Fueter, premier directeur général des Éditions ClÉ, préparait une édition de l'œuvre - toujours sous forme ronéotypée mais cette fois-ci reliée - qui fut proposée au public en

1963. C'était donc là la toute première publication des Éditions ClÉ en tant que maison d'édition.

l'auteur, qui enseignait les langues vivantes au collège évangélique de libamba, fut invité, en juin-juillet 1963, à participer à un cycle sur le Théâtre noir au Théâtre des Nations à Paris. Tout naturellement, il emporta dans ses bagages des exemplaires de sa pièce dont l'un, remarqué par les encadreurs du Cycle, se retrouva entre les mains du dramaturge Roger-Ferdinand, alors directeur du Conservatoire national des arts et lettres. En hommage au jeune auteur africain, M. Roger-Ferdinand lui dédia une de ses propres pièces, « le Bonheur de Suzanne » publiée dans le n° 302 de *L'Avant scène de Théâtre* (1er janvier 1964). Il autorisa également la publication, dans le même numéro, de « Trois Prétendants...Un Mari », ainsi que d'une autre de ses pièces « la Foire aux Sentiments ».

C'est au cours de cette même année que les Éditions ClÉ ont publié la première édition imprimée de la pièce.

En 1966, le comédien Ambroise MBIA, qui étudiait au Conservatoire d'Arts Dramatiques de la Rue Blanche, à Paris, tomba par hasard sur le numéro de *L'Avant Scène du Théâtre* où se trouvait la pièce. Il décida aussitôt de la monter. Ayant formé une troupe, « le Jeune Théâtre Africain », il donna plusieurs représentations de la pièce en France, notamment à Paris, Nantes et Marseille.

Parmi ses acteurs, on peut citer le nom de JennyAlpha, Marcelline Alessé, Nicolas Soglo, Albert Oyono, Gérard lemoine, etc. les décors et costumes étaient de Didier Etaba, artiste camerounais.

Pendant que ces événements se déroulaient en France, l'auteur, qui étudiait à l'université de Keele en Grande-Bretagne, profitait d'un séjour au Barn Playhouse de Stony Point (États-Unis) pour mettre la dernière main sur la version anglaise de sa pièce. Celle-ci devait être publiée en 1968 par Meethuen and Co ltd, Londres, sous le titre « *Three Suitors. One Husband* », et dans le même volume, que « *Until Further Notice* » (*jusqu'à Nouvel Avis*). la deuxième pièce avait, en effet remporté le 1er prix de la « *BBC African Theatre Competition* », concours théâtral radiophonique organisé en 1966 par la BBC.

C'est aussi en 1966 qu'avait eu lieu le dimanche 26 novembre, dans le cadre de l'émission « France-Culture », la première diffusion de *Trois Prétendants...Un Mari*. C'était une réalisation de M. Georges Godelbert, avec les artistes Ambroise Mbia, Bachir Touré, Douta Seck, Brou Kouadio, Francis Bebey, Gérard Essomba, Marcelline Alessé, Albert Oyono.

Notons qu'en juin 1966, l'auteur avait fait jouer à l'université de Keele (Grande-Bretagne), les versions anglaises de ses deux pièces *Three Suitors One Husband* et *Until Further Notice*. C'était la première fois qu'une troupe presque entièrement européenne, jouait dans la même soirée deux pièces d'un dramaturge africain écrites pour un public et des acteurs noirs. Des quotidiens d'audience nationale et internationale n'ont pas manqué de saluer l'événement, (*Evening sentinel*, Stoke-on-Trent, N° du 23 février 1968; *Keele Concourse*, 25 février 1968, *The Times Educational Supplément* du 3 mars 1968 *The Guardian* du 13 février 1968)

les succès remportés par la pièce en Afrique et hors d'Afrique ont justifié la présente édition, revue et complétée, parue aux Éditions ClÉ en 1969. C'est celle-là qui, jointe à la version anglaise publiée à Londres, avait gagné le Prix El Hadj Ahmadou Ahidjo en 1970.

Parmi les éditions de l'œuvre que nous devons signaler, il y a celle, en français mais avec annotations en anglais pour les écoles, réalisée par M. Roland le Grand, ancien directeur du Centre linguistique de Yaoundé. Elle a été publiée à Londres par Harraps and Co. Une traduction en allemand a été également publiée, sous le titre *Heirat im Mvoutessi*, à Berlin en 1974.

En 1976, les Éditions ClÉ, que dirige M. Gérard Markhoff, décernaient à l'auteur un « livre d'Or » au cours d'une cérémonie solennelle tenue à Douala.

II - Analyse détaillée

la version revue et complétée de la pièce comporte cinq actes (au lieu de quatre pour la première édition de 1964)

ACTE I

la scène est à Mvoutessi, village situé en pays Fông, au Sud du Cameroun. Atangana, un brave paysan, est entouré de ses proches : Abessôlô, son vieux père; Bella, sa mère; Ondua, son frère; Mezôé, son cousin; Matalina, sa nièce et Oyôno, son fils. Dès le lever du rideau, il y a de vives discussions à propos de l'éducation des filles. Justement, la famille vient de recevoir une somme de 100.000 francs de la part de Ndi, jeune paysan désireux d'épouser Juliette, fille d'Atangana. Cette dernière doit rentrer de son pensionnat le jour même pour passer ses vacances auprès des siens. Atangana, tout rayonnant, annonce une grande nouvelle : Ndi, le prétendant, arrive cet après-midi également. D'un autre côté, un fonctionnaire de Sangmélina, lui aussi prétendant à la main de Juliette, est aussi attendu.

À son arrivée, Juliette est mise au courant de la situation. Sa réaction est vive et sans équivoque : pas question, pour elle, d'être vendue comme une vulgaire chèvre. Des propos échangés, il ressort qu'elle a complètement déçu les attentes de sa famille qui comptait sur elle pour s'enrichir. On annonce l'arrivée de Mbia, le grand fonctionnaire de Sangmélina.

ACTE II

Mbia se présente

il se proclame très important, très connu et plusieurs fois décoré par « Monsieur le Ministre ». C'est l'occasion rêvée pour Mbarga, le chef du village, de se mettre en valeur. Sans hésiter, il balaie tous les obstacles pouvant empêcher le mariage. D'ailleurs, la bière et le vin rouge apportés par Mbia vont accélérer la procédure : le grand homme verse 200.000 francs à titre de dot, se fait établir une liste de ce que la famille réclame en sus, puis il se retire. Juliette arrive et à l'annonce de ce nouveau mariage contracté sans son consentement, elle se regimbe, au grand scandale de sa famille. Elle profite de l'occasion pour annoncer ses fiançailles avec Okô, un jeune collégien. Atangana fulmine. « Pas d'écolier dans la famille ! » clame Oyônô, le frère aîné de Juliette. la famille s'étant un peu éloignée, Juliette peut rencontrer Okô, venu aux nouvelles. Devant cette situation inattendue, la jeune fille se résoud à subtiliser à son père l'argent versé par les deux premiers prétendants.

Elle le remet à Kouma et à Okô, qui promettent de « jouer un bon tour » aux villageois.

ACTE III

« Explications entre femmes » : Makrita, Bella et Juliette sont en train de préparer le repas du soir dans la cuisine. À la question de savoir pourquoi elle refuse d'épouser Mbia, Juliette répond qu'elle en aime un autre. Ndi arrive; Atangana s'empresse de lui annoncer la nouvelle : Juliette ne veut pas l'épouser. On lui remboursera donc ses cent mille francs qu'Atangana va chercher. Quand le coup de vol est découvert, on fait tout pour cacher la chose à Ndi. Mbarga, toujours fertile en ressources, propose au jeune homme de rembourser le fonctionnaire. Ndi se rebiffe, et on le chasse à grand fracas. On fait alors recours à Mbia, le fonctionnaire qui était encore en train de boire chez le chef Mbarga. S'il veut bien consentir à rembourser les cent mille francs de Ndi, on lui donnera Juliette sur-lechamp. Mbia, qui n'a pas tardé à comprendre la situation, exige d'être remboursé et, devant l'évident désarroi des villageois, il leur promet la visite imminente des « commissaires » de Zoétéélé. Cette fois, la consternation est à son comble. Mbarga propose de faire appel au grand sorcier Sanga-Titi.

ACTE IV

Sanga-Titi est déjà installé. C'est un intermède chantant et dansant. Atangana et les siens, longtemps bercés de l'illusion de rentrer bientôt en possession de l'argent volé, se rendent vite compte qu'ils ont affaire à un vulgaire charlatan. En effet, il y a loin des élucubrations dans lesquelles s'empêtre le sorcier à l'argent volé. le sorcier, après avoir exigé une rétribution exorbitante pour services non rendus, fera admettre aux assistants des affirmations absurdes qui lui valent d'être chassé du village.

ACTE V

le problème restant toujours entier, les villageois de Mvoutessi sont encore réunis, le lendemain, devant la maison d'Atangana. Il faut trouver une solution avant que les « commissaires » de Zoétéélé ne

débarquent. Mbarga - encore lui - propose à Atangana d'emmener Juliette à Yaoundé pour lui trouver un mari parmi les « grands hommes de la ville »; Juliette, un instant interloquée, propose quant à elle qu'on attende sur place l'arrivée éventuelle d'un prétendant « qui pourrait tout payer ».

C'est le commerçant ambulancier Tchétgen, de passage à Mvoutessi, qui se voit proposer, contre trois cent mille francs, cette jeune collégienne. Il s'enfuit, effrayé par le montant de la dot. Okô apparaît, déguisé en « grand homme » et présenté par son ami Kouma comme un « Haut-Commissaire ». Juliette épousera donc son fiancé après avoir, par des réticences de pure forme, fait comprendre à sa famille l'importance du libre choix en matière de mariage.

III - L'Œuvre dans son contexte immédiat

« *Trois Prétendants, Un Mari* », pièce écrite à quelques semaines de l'indépendance du Cameroun, très exactement au cours des vacances de Noël de l'année scolaire 1959/1960, se doit d'être replacée dans ses contextes politique et social pour une meilleure compréhension des motivations de l'auteur. Dans les pays africains aspirant à l'indépendance, il régnait une certaine agitation politique. Dans la zone de libamba-Makak où l'auteur poursuivait ses études secondaires et dans celle, également troublée, où il est né, il ne pouvait être question, pour un élève de seconde d'écrire et espérer de voir jouer des pièces traitant des problèmes d'actualité brûlante. Tout au plus, pouvait-on, par des comédies judicieusement agencées, égratigner certaines personnalités, ou stigmatiser des comportements peu recommandables.

Le départ des Européens de plusieurs postes administratifs immédiatement avant et après l'indépendance nous avait légué certains responsables passant le plus clair de leur temps à se féliciter de leur brillante promotion. D'où un souci permanent de se faire voir, de se constituer un important cheptel féminin, et de vivre au-dessus de leurs moyens. C'est sous cet angle qu'il faut voir des personnages comme Mbia. Il y eut effectivement une « course aux collégiennes » à la veille et au lendemain de l'indépendance, si grand était le désir de

nombreux promus de remplacer leurs épouses âgées, donc peu décoratives lors des réceptions officielles, par des pimpantes collégiennes souvent plus jeunes que leurs propres filles.

Si l'on ajoute à cela le fait que certaines personnalités de l'époque n'hésitaient pas à inquiéter ou même à faire incarcérer les audacieux qui prétendaient défendre la vertu de leurs fiancées, filles ou compagnes, on comprendra la peur panique des villageois à la seule mention du terme « commissaire ». Du reste, ce mot englobait tout ce que le pays comptait comme homme en uniforme : policiers, gendarmes, militaires, douaniers, agents des eaux et forêts, bref, tout ce qui terrorisait le monde rural. Cela explique l'obséquiosité du chef Mbarga, dont le souci majeur est de détourner de son village la sinistre sollicitude des pouvoirs politiques de l'époque.

Dans le même ordre d'idées, notons qu'au début des années 60, les établissements d'enseignement secondaire étaient beaucoup moins nombreux qu'aujourd'hui. De plus, les quelques institutions qui existaient n'affichaient pas des effectifs pléthoriques que nous connaissons actuellement. Au collège évangélique de libamba, par exemple, on passait systématiquement de soixante élèves pour les deux divisions de la classe de troisième à une trentaine d'élèves pour une seule division de la classe de seconde moderne. Le nombre des filles, fort restreint dans les établissements mixtes, dépassait rarement cinq ou sept dans une salle de classe de trente élèves.

Comme on le voit, les privilégiés qui se pavanaient avec le statut de « collégiens » étaient on ne peut plus conscients du prestige dont ils jouissaient dans leur entourage. La moyenne d'âge de jeunes savants était, du reste, nettement supérieure à celle de maintenant. Il était courant de voir des jeunes gens de vingt ou vingt-cinq ans en classe de troisième. Rien d'étrange donc à ce que les collégiens comme Juliette et Okô se soient fiancés et parlent de se marier. On peut les assimiler, maintenant qu'il y a des établissements d'enseignement supérieur au Cameroun, à des étudiants de deuxième ou troisième année de licence, ou même à des jeunes licenciés.

Avant de passer à la présentation des personnages de la pièce, il faudra dire quelques mots à propos du mariage « traditionnel » que d'aucuns estiment bafoué dans cette œuvre.

En écrivant, l'auteur n'avait jamais eu la prétention de se livrer à une étude sociale. Cette pièce se veut une comédie des mœurs où certains faits ont été grossis à dessein. Partout, dans le Centre et le Sud du Cameroun, les pourparlers relatifs au mariage se déroulaient suivant un protocole qui n'a rien à voir avec la façon cavalière que nous trouvons dans *Trois Prétendants, Un mari*. les cérémonies prennent au moins deux journées, la première, pour accueillir les visiteurs et se faire présenter les cadeaux apportés, la seconde, réservée à la tenue de palabres proprement dites. les cadeaux à apporter sont, suivant les régions et les ethnies, deux ou quatre « dames-jeannes » de vingt litres de vin rouge, deux sacs de riz, deux chèvres, un porc, des bouteilles de rhum, des pagnes et une somme d'argent à déposer sur tout cela. Après avoir vérifié que rien ne manque - une liste aura, au préalable, été envoyée au prétendant - on demande à la jeune fille de prouver publiquement son consentement au mariage en allant ramasser la somme d'argent déposée pour la remettre à son père ou à son tuteur légal. Après ce geste symbolique, le mariage est déclaré accordé. les discussions sérieuses peuvent alors commencer.

l'auteur n'avait omis des éléments aussi importants dans sa pièce que pour mieux en souligner l'absence. Il y a, en effet, de nombreux vices de forme dans les différents « mariages » de Juliette. En acceptant les cent mille francs de Ndi, Atangana n'avait pas attendu que sa fille fût là pour les lui remettre, comme indiqué plus haut. Pour le cas de Mbia, personne n'avait jugé utile de demander le consentement de Juliette. Encore moins avait-on cru devoir vérifier, ébloui qu'on était par le « grand homme », si les choses traditionnellement exigées avant toute palabre matrimoniale avait été présentées à la famille.

Il ne s'agit donc pas ici d'une pièce « contre la dot » : on dénonce plutôt un système « moderniste » faisant fi de la volonté de la fille à marier.

IV - Les personnages

les personnages de la pièce ayant été groupés par génération, nous les présentons dans le même ordre.

Né vers la fin du siècle dernier, le grand-père de Juliette porte allègrement ses soixante-dix ans. Il avait connu le protectorat allemand, la tutelle française, les deux grands conflits mondiaux, et bien d'autres choses qui ont dû le marquer. De son temps, aime-t-il à rappeler, les femmes ne portaient pas des vêtements, ne pouvaient manger certaines viandes taboues et, surtout, n'avaient aucun droit à la parole. Il recommande, pour l'éducation des filles, une seule méthode : la bastonnade.

À son âge, Abessôlô se comporte encore en chef de famille, étouffant du coup son fils Atangana. Il exige d'être obéi, parce qu'il est convaincu de « toujours donner de bons conseils ».

Cupide, avide d'honneurs, il ne juge les gens que par « l'air important » qu'ils peuvent avoir. Ses préférences vont facilement d'un prétendant à l'autre suivant que les enchères montent.

L'influence de cet ancêtre sur les villageois de Mvoutessi est cependant limitée : il s'incline devant la majorité lorsqu'il s'agit de minimiser les problèmes de liens de parenté pouvant empêcher le mariage entre Juliette et Mbia.

Abessôlô n'avait jamais voulu qu'on envoyât Juliette au collège : « les filles ne sont rien ».

Aussi gourmand qu'exigeant, comme la plupart des vieillards, il représente une génération en perte de vitesse, dépassée par le rythme vertigineux auquel les choses évoluent.

BELLA

Sensiblement du même âge que son mari dont elle partage entièrement les convictions du bon vieux temps, Bella est manifestement fière du « succès » de Juliette : deux « maris » à la fois et un troisième annoncé ! De son temps, les filles, ne parlaient pas devant leur père. Le comportement des jeunes d'aujourd'hui la déconcerte et la scandalise. Elle n'a qu'une obsession : voir sa petite fille épouser « un vrai Blanc », un grand homme de la ville, afin qu'elle apporte toujours à sa famille des victuailles, des boissons et des richesses.

ATANGANA

Atangana, le père de Juliette, est manifestement très fier de sa fille. Pour pouvoir payer les études de son enfant, il s'était imposé de lourds sacrifices. Au lieu de faire comme tous les autres paysans qui rêvent de maisons « en dur » et de nombreuses femmes, il avait utilisé l'argent provenant de la vente de son cacao à l'éducation de sa fille, négligeant du coup celle de son fils Oyônô.

Il est cependant dominé par son père Abessôlô. Pour se rattraper, il hausse le ton dès qu'il s'agit de faire des reproches à son épouse ou à sa fille. On se rend vite compte que ses motivations, en envoyant Juliette au collège, étaient claires : « un beau jour, cela me rapportera » (Acte I). D'où sa déception, son amertume quand Juliette se révolte devant le marchandage dont elle est l'objet, le plus grave, c'est qu'après avoir effectivement reçu d'importantes sommes d'argent à titre de dot pour sa fille, Atangana se retrouve sans le sou, et mystifié d'un bout à l'autre de l'aventure.

L'avidité d'Atangana se manifeste lorsqu'il s'agit d'énumérer à Mbia les choses à apporter pour « achever le mariage » (Acte II). Ses préférences vont vers les choses qui coûtent très cher.

Aussi prompt à s'enthousiasmer qu'à s'affoler, il perd de sa superbe quand il s'aperçoit de la disparition de l'argent, et il est épouvanté à la seule mention des « commissaires » de Zoétélé.

C'est un grand naïf qui se laisse entièrement gouverner par le chef Mbarga, berné et gruger par le sorcier Sanga-Titi. Il gardera, toutefois, assez de lucidité et d'objectivité pour reconnaître, à la fin de la pièce, qu'il aurait « autant gagné à donner (Juliette) pour rien ».

Le problème d'Atangana illustre bien le fossé qui peut se creuser entre les parents et leurs enfants. Il envoyait sa fille au collège dans l'espoir d'accroître la valeur marchande de cette dernière. Or Juliette lui déclare qu'elle est « libre de sa personne ». Pendant des années, il avait été « la risée de Mvoutessi » parce qu'il « gaspillait tout l'argent de son cacao sur une fille, au lieu d'épouser d'autres femmes » (Acte III)

Atangana a été victime d'un marché de dupes. Dans son ignorance du contenu réel de l'enseignement prodigué dans les écoles des Blancs, il s'était allègrement ruiné pour financer des études qui, en fin de

compte, n'auront servi qu'à lui gâter « son enfant ». De père heureux et comblé qu'il se croyait moins d'une heure auparavant, le voici désemparé, face à une étrangère. Qu'est devenue la petite fille si douce, si docile, et si sage d'autrefois, celle-là qui lui parlait poliment, les yeux baissés ? Et qui est cette insolente qui ose parler quand il parle ? Pas de doute : il y a erreur de personne. En fait, Atangana se refuse à admettre qu'il a lui-même financé son propre malheur. le comble c'est qu'on lui a bien versé cent et deux cent mille francs, et que tout cet argent va lui filer sous le nez à cause des caprices d'une collégienne ! Et ces avantages, ces bonheurs auxquels il va falloir renoncer alors qu'ils lui ont été explicitement ou implicitement promis : fusils, médailles, réceptions dans les endroits chics de Sangmélina, immunité « anti-commissaire » ! Non vraiment, Atangana n'a pas eu de chance.

MAKRITA

Pas plus que son époux, Makrita ne peut se réjouir outre mesure du comportement de sa fille. Elle lui avait toujours recommandé d'obéir à sa famille, en somme « d'essayer de faire comme sa cousine Matalina » (Acte I)

Il est clair que cette brave paysanne est littéralement terrorisée par son mari, lequel, on l'a vu, décharge sur elle des vexations quotidiennes qu'il subit de la part de son vieux tyran de père. Elle pense, tout comme Bella, que Juliette doit épouser un grand Monsieur de la ville (Acte III) . C'est à cette condition qu'elle pourra enrichir sa famille et, surtout, permettre à Oyônô, son frère, d'aller « doter une fille à Ebolowa ». En effet, les femmes ont depuis toujours servi de monnaie d'échange à l'occasion des mariages. Quand on ne troquait pas purement et simplement une femme contre une autre, l'argent et les richesses versés à titre de dot servaient à l'acquisition d'une autre femme.

la déception de Makrita est dès lors aussi cruelle que celle de son époux. Elle s'aperçoit qu'elle n'avait jamais compris sa fille. Finis les beaux rêves de grandeur qu'elle caressait : visites en ville pour aller faire bombance et boire tout son saoul chez le mari de Juliette, cadeaux somptueux, balades en voitures officielles. Il s'agit ici non d'un conflit de génération, mais d'un grave malentendu sur les devoirs d'une fille, instruite ou non.

ONDUJA

Ondua annonce la couleur dès les premières répliques : aucune femme ne vaut la peine qu'un homme digne de ce nom perde son temps à discuter avec elle. D'abord, « elles ne font jamais qu'à leur tête » (Acte I) - ce que Juliette va par la suite, et tout-à-fait involontairement, nous permettre de vérifier. Ondua, lui, n'avait jamais voulu suivre l'exemple de son frère Atangana : au lieu d'envoyer sa fille Matalina au collège, il l'avait gardée à la maison. Sage décision, apparemment, puisqu'à chaque fois qu'elle ouvre la bouche, Matalina parle d'or, émettant des opinions calquées sur celles, résolument terre-à-terre, de son digne père. la grande obsession d'Ondua, ce sont les « boissons fortes », qu'on appelle « arki » dont sa femme Monika est malheureusement avare, ou bien les liqueurs européennes que lui apporteront les éventuels candidats à la main de Matalina.

Il aura même son heure de triomphe lorsque Juliette aura apparemment déçu tout le village. Il pourra louer l'ignorance dans laquelle il avait su maintenir sa fille Matalina.

MBARGA

Voici un chef de village qui doute de son autorité alors même qu'il fait tout pour l'affirmer. Dès le début du second acte, il veut faire savoir qu'il est là, qu'il est le chef, « le grand homme du village » qu'on doit impérativement présenter à tout grand homme en visite dans sa zone d'influence.

Mais en fait, quel genre de chef est-ce, Mbarga ? Traditionnel, mais pas forcément parce que descendant d'une longue lignée de chefs. On peut raisonnablement supposer qu'il représente l'un des fidèles serviteurs de l'ordre colonial à qui l'on avait décerné le titre de « chef de village » à la faveur des services rendus lors de la deuxième Guerre Mondiale. Il n'est donc pas - tant s'en faut - le détenteur attitré de la sagesse ancestrale. C'est plutôt un personnage décidé à profiter de la moindre occasion - les temps sont durs et incertains - pour s'enrichir.

Son manque de finesse psychologique et sa fatuité sont mis à nu lorsqu'il s'adresse à Mbia. De fait, on assistera à une bataille de mégalomanes combattants, inconsciemment à armes inégales, sur des

terrains différents. Mbia veut, dans un premier temps, faire taire cet importun, mais lorsqu'il s'aperçoit que Mbarga est prêt à trahir les valeurs ancestrales les plus sacrées pour lui faire plaisir, il en fait son allié.

C'est alors que Mbarga se découvre des dons de démagogue et de griot dans le but, inavoué mais facilement devinable, d'attirer sur sa seule personne les honneurs et les richesses qui, traditionnellement, auraient dû revenir à un Atangana, voire à un Ondua (il traitera du reste ce dernier « d'espèce d'ivrogne »)

Non content d'avoir ravi à la famille d'Atangana la première place qui lui revenait, Mbarga, invité à la cérémonie de demande de mariage, s'en improvise bientôt le chef d'orchestre. C'est lui qui fera pencher la balance en faveur de Mbia, lui à qui l'on remettra, pour vérification, l'argent de la dot, lui enfin qui ira offrir au grand homme un « dernier verre d'arki » chez lui.

Mbarga, homme aux multiples ressources et à la faconde irrésistible, s'empêtre souvent dans ses inconséquences; mais il imagine aussitôt des solutions astucieuses pour sauver la face. Il suffira, pour s'en convaincre, de se référer à l'épisode de Ndi (Acte III), à la solution, un peu tirée par les cheveux, qui consiste à faire appel au sorcier Sanga-Titi, et enfin à celle, encore plus rocambolesque, qui eût consisté à aller proposer Juliette, moyennant trois cent mille francs, aux « grands messieurs de la ville ».

En somme, Mbarga est de ces personnages qui, avec un vernis de ce qu'il est convenu d'appeler la culture moderne, sont déclarés prodigieux d'imagination astucieuse et de machiavélisme sans méchanceté. Bref, c'est le paysan madré qui incarne le chef de village, voire le chef tout court.

MEZÔE

Il ne faut pas voir en Mezôé autre chose qu'un simple paysan comme Ondua, un simple comparse, du genre qui traîne toujours à la suite d'un chef de village. Suivant l'humeur du grand homme, ils seront griots, garçons de courses, confidents, etc. Pourvu qu'il y ait, au bout de la

route, des Calebasses de vin de palme à vider ou des fonds de marmite à racler.

MBIA

On aurait tort - oui, grand tort, d'assimiler Mbia aux fonctionnaires que nous connaissons actuellement. Le modèle original serait plutôt un de ceux qui se livraient, au plus grand mépris des traditions, à la « course aux collégiennes » mentionnée plus haut. On l'imagine volontiers assis dans le « parloir » d'un internat de jeunes filles, et faisant défiler devant lui de jeunes collégiennes candidates à un brillant mariage.

Mbia, pour mieux faire sentir son mépris de la tradition, ne s'est fait accompagner d'aucun membre de sa famille pour demander la main de Juliette. Du reste à peine est-il arrivé que, sans autre forme de procès ou de politesse, il exige d'être entendu. Tout se passe au rythme qu'il impose aux villageois et lorsque, au terme d'une fanfaronnade aussi longue qu'ahurissante, il débarrasse la scène de son encombrante personne, le public crie souvent son soulagement.

Ce personnage, peut-être caricatural, est cependant destiné à faire ressortir le danger qu'il y a à fouler aux pieds une certaine éthique dès lors que l'argent s'en mêle. Les paysans de Mvoutessi vont jusqu'à oublier le protocole élémentaire de toute demande en mariage parce que leur futur gendre doit « prendre un apéritif avec Monsieur le Ministre ce soir même ». En somme, alors qu'en d'autres circonstances les parents de la fille à épouser imposent leur emploi du temps, leur protocole, tout leur village, son chef en tête, tremble à la seule vue de Mbia. Et que dire du mépris souverain manifesté à l'égard de Juliette, dont personne, pas même l'illustre prétendant, n'a songé à demander l'avis ?

Comme le précise Mezôé, le fonctionnaire peut se permettre quelques écarts de conduite : « Il n'a que huit femmes ». Peut-être se tiendra-t-il mieux lorsqu'il aura épousé vingt ou trente ? Dans tous les cas, cette attitude reflète une certaine habitude de facilité. Mbia peut se permettre de menacer d'emprisonnement des villageois à qui, quelques heures plus tôt, il demandait Juliette en mariage (Acte III). C'est qu'il est sûr de sa toute-puissance et de son impunité.

Pas un mot sortant de la bouche de Mbia ne peut faire croire à un quelconque sentiment tendre qu'il éprouvait pour Juliette. Au fait, l'a-t-il seulement rencontrée, ou bien n'est-il attiré que par la réputation de la jeune et jolie collégienne ?

Encore une fois, Mbia n'est pas un modèle de fonctionnaire camerounais ou africain. C'est un de ces personnages propulsés, à leur grand étonnement et à la stupéfaction générale, d'emplois subalternes à des postes tout aussi obscurs, mais nettement mieux rémunérés. Leur fatuité, leur mégalomanie s'en explique dès lors d'autant plus aisément.

TCHETGEN

De passage à Mvoutessi pour vendre de la friperie, Tchetgen tombe des nues en se voyant proposer la main d'une jeune collégienne parlant beaucoup de langues. Cependant, fidèle à un principe inné, il marchandait tout de même, mais sans grande conviction. En dehors de son intérêt scénique, l'apparition de Tchetgen montre que la famille de Juliette veut effectivement la prendre au mot en la proposant au premier venu, pourvu qu'il ait trois cent mille francs à leur offrir.

SANGA-TITI

Le quatrième acte est, a-t-on dit dans le texte, un intermède dansant. Il ne faut pas y voir une étude sur les sorciers. La plupart des chants et des danses s'exécutent au rythme du « Mvet » de l'« Ozila » ou du « Nyeng ». Le personnage Sanga-Titi a été introduit pour montrer comment les escrocs sans scrupules profitent souvent du désarroi de leurs semblables pour ajouter à leurs malheurs. La naïveté de l'assistance - surtout celle de Mbarga et de Atangana - est à cet égard digne d'attention.

Notons, à titre d'information, qu'un devin du nom de Sanga-Titi avait affectivement opéré, autant que sévi, dans les années quarante et cinquante, dans les actuelles provinces du Centre et du Sud.

MO-BULA était, autrefois, une devineresse réputée.

JULIETTE

En dépit de tout ce qui a pu être dit et écrit à son sujet, Juliette est et demeure avant tout une collégienne venue passer des vacances tranquilles chez elle à Mvoutessi. Tout au plus a-t-elle, comme cela se pratiquait souvent à l'époque, invité son fiancé OKÔ à venir lui rendre visite afin de le présenter à ses parents quand l'occasion se sera montrée propice. Rien ne préfigure donc en elle la championne de l'émancipation féminine que certains veulent voir. Nous avons déjà souligné que la moyenne d'âge des élèves du secondaire était relativement élevée à la fin des années quarante. Juliette n'est donc pas, malgré son statut de « collégienne », une gamine aux idées trop avancées, et à la langue trop bien pendue : c'est une jeune fille dans toute l'acceptation du terme

la façon abrupte dont Matalina et Bella lui annoncent ses prochains « mariages » justifie sa réaction. Pour mieux comprendre notre héroïne, il faut suivre l'itinéraire normalement suivi par une élève de troisième au collège évangélique de libamba à l'aube de l'Indépendance.

Pour être admise dans cette institution religieuse, Juliette avait dû passer par des écoles primaires protestantes où personne ne badinait avec l'enseignement religieux. C'est dire si l'idée de devenir la énième épouse d'un polygame, même fonctionnaire, avait de quoi l'horripiler : la filière suivie par une élève moyenne comptait d'interminables sermons sur le mariage monogamique, l'amour vrai, le libre-choix du partenaire, et tant d'autres principes occidentaux qui, à eux seuls, eussent fait de Juliette une fille réfractaire aux idées « rétrogrades » de sa famille.

Juliette, soutenons-le encore une fois, ne défend pas les filles de sa génération : elle se défend. Elle veut choisir librement son futur époux. Elle s'étonne de voir que sa famille, après avoir tout sacrifié pour lui assurer une bonne éducation, se révèle, en dernière analyse, aussi intéressée, aussi rétrograde que les autres familles des environs. Et puis surtout, cette idée de toujours lui citer sa cousine Matalina en exemple ! Était-ce vraiment la peine de se donner tant de mal pour se distinguer des ignorantes, pour finalement, être invitée à les imiter ? Et

Cécilia, « la maîtresse de cet Européen de Mbalmayo », dont tout le monde parle avec une admiration non dissimulée ! (Acte III)

l'amour de Juliette pour Okô est peut-être aussi vrai que pouvaient l'être, à l'époque, ce que nous appelons aujourd'hui « les flirts » entre étudiants, et qui aboutissent parfois au mariage. l'attitude de la famille de Juliette aura peut-être précipité le mariage; une chose demeure : dans ce domaine, les futurs conjoints doivent se choisir librement. leur décision doit être respectée.

En subtilisant l'argent de la dot, Juliette s'était peut-être rendue coupable d'indélicatesse. « Tu ne voleras point », nous rabâche le catéchisme bien pensant des Églises chrétiennes. Mais c'est un chapitre qui se refuse à toute discussion, étant donné que Juliette n'avait jamais eu l'intention de disparaître avec l'argent volé, une petite fortune à l'époque. Elle avait plutôt voulu ouvrir, aussi discrètement que respectueusement, les yeux à sa famille.

OYÔNÔ

Voici, présenté devant nous, un jeune paysan qui ne s'était jamais senti un goût particulier pour les études. On lui avait dit : « Qu'as-tu à te casser la tête à poursuivre des études pour lesquelles tu ne te sens aucun goût ? Ta sœur Juliette est belle, séduisante et obéissante. De plus, elle « t'appartient » ! Voilà donc notre ami qui, en toute bonne foi, attendait que Juliette saisît la première occasion venue pour lui permettre de réaliser son rêve : épouser sa fiancée d'Ebolowa, avoir un beau-frère riche qui ferait de lui un des nombreux parasites qui encombraient, à l'époque, les résidences des grands fonctionnaires.

Son principal grief contre Juliette : elle avait monopolisé et centralisé sur sa seule personne toutes les attentions, toutes les ressources familiales. Et la voilà qui ose se déclarer « libre de sa personne » ! (Acte III)

Oyônô est un personnage aigri, mais à qui on ne peut vraiment rien reprocher. N'avait-il pas, autant que Juliette, sa cadette, droit aux sacrifices qu'Atangana s'était imposés ? (Acte III)

MATALINA

En digne fille d'Ondua, Matalina se montre fière de son statut d'ignorante qui s'ignore. À première vue, ses qualités sont multiples : elle est soumise, sage, toujours prête à adopter le point de vue des parents et, du coup, à critiquer systématiquement Juliette. Aucun doute n'est permis : elle est jalouse de sa cousine qui, en une seule journée, a réussi l'exploit de réunir trois prétendants. Et dire qu'elle ne faisait que rentrer de collège ! Malgré elle, Matalina commence à douter de la sagesse de la décision de son père de la garder à la maison plutôt que de l'envoyer au collège. Elle enrage de voir que Juliette, objet de la rivalité de deux ou trois prétendants, se paie le luxe de faire la difficile. Les propos aigres-doux que les deux cousines échangent au début du troisième Acte laissent transparaître la jalousie latente qui couve en Matalina.

NDI

Le malheureux 1er prétendant est un personnage falot qui, dès le départ, avait misé sur le mauvais cheval. Sans doute saisi par la griserie d'une vente de cacao particulièrement favorable, il avait voulu réaliser un vieux rêve : épouser Juliette, la jolie collégienne de la tribu voisine. Mal lui en a pris. Les négociations, qu'on se proposait peut-être de mener en douceur, ont été précipitées par l'arrivée inopinée de Mbia.

Il demeure, toutefois, le genre de paysan qui se rencontre de nos jours dans les zones cacaoyères, caféières ou cotonnières : la tête pleine de projets grandioses avant les récoltes et les ventes de produits, mais la main prête au gaspillage dès qu'une jolie femme se profile à l'horizon.

ENGULU

L'acolyte du fonctionnaire Mbia ne mérite guère qu'on s'attarde sur lui : c'est une espèce de bouffon, qui se prend au sérieux.

OKO

En débarquant à Mvoutessi, le lycéen Okô avait, comme souci majeur, de rendre visite aux parents de Juliette. Son amour pour Juliette est sincère, tout comme n'est nullement feint son désarroi en se retrouvant en concurrence avec les autres prétendants Ndi et Mbia. À la situation à

laquelle il est confronté, il ne peut opposer qu'un stérile raisonnement philosophique, signe qu'il n'a pas tout-à-fait les pieds sur terre. Juliette devra trouver seule la solution à l'épineux problème du jeune couple. Okô représente dans l'esprit de l'auteur, certains « intellectuels » qui se retrouvaient brusquement désarmés - malgré leur érudition et peut-être à cause d'elle devant des situations simples. Remarquons, à la décharge du jeune fiancé, qu'il se défend remarquablement bien une fois déguisé en « grand homme ».

KOUMA

Kouma, cousin de Juliette, camarade et ami d'Okô, est le complice sans lequel, aussi bien autrefois que de nos jours, aucune entreprise amoureuse ne peut être menée à bien. Possédant, plus que son ami, le sens de l'humour et de la farce, il est indispensable pour le dénouement de la pièce.

En conclusion

Les quelques lignes qui précèdent seront, nous l'espérons, utiles aux étudiants et enseignants s'intéressant à l'œuvre. Il eût été prétentieux, de notre part, d'imposer à quiconque des plans d'étude, « sujets d'examens » et autres discussions académiques ou pédagogiques. Rien ne saurait, dans ces domaines, remplacer l'imagination et l'esprit d'initiative des professionnels de l'éducation. Une bibliographie sommaire peut être consultée en annexe.

Commande tracée : - 9640176-6638585 - Toute reproduction interdite

Annexe

I - Ouvrages de G. OYONO-MBIA

- 1 - *Trois Prétendants, Un Mari* dans l'Avant-Scène du Théâtre, N° 302, Paris.
- 2 - *Trois Prétendants, Un Mari*, 1ère édition, Yaoundé, Éditions ClÉ.
- 3 - *Trois Prétendants, Un Mari*, 2e édition revue et augmentée Yaoundé, Éditions ClÉ.
- 4 - *Jusqu'à Nouvel Avis*, Yaoundé, Éditions ClÉ.
- 5 - *Trois Prétendants, Un Mari*, édition scolaire avec notes et commentaires en anglais, préparée par Roland Grand, Harraps, Londres.
- 6 - *Trois Prétendants, Un Mari*, édition universitaire américaine publiée dans une Anthologie de littérature négro-africaine, New York.
- 7 - *Notre fille ne se mariera pas*, Paris, ORTF-DAEC. 8 - *Notre fille ne se mariera pas*. Publication en feuilleté dans la revue *Abbia* N°24 et 25.
- 9 - *His Excellency's Spécial Train* Yaoundé, Éditions ClÉ.
- 10 - *Le Train Spécial de son Excellence*, Yaoundé, Editions ClÉ. 11 - *Three Suitors, One Husband*, Londres, Methuen and Co.
- 12 - *Until Further Notice*, Londres, Muthuen and Co.
- 13- *Chroniques de Mvoutessi I*, Yaoundé, Editions ClÉ.
- 14 - *Chroniques de Mvoutessi II*, Yaoundé, Éditions ClÉ.
- 15 - *Chroniques de Mvoutessi III*, Yaoundé, Éditions ClÉ.

II - Ouvrages et articles sur OYONO-MBIA

- 1 - ATEBONG, Georges : *Comic Elements in She Stoops to Conquer and Three Suitors, One Husband*, Mémoire de D.E.S., Yaoundé.
- 2 - MBUNWE-SAMBA, Patrick : *Guillaume OYONO-MBIA, Cameroon Satirical Dramatist*, Mémoire de D.E.S., Yaoundé 1972.

- 3 - OGOIONG, Joseph : *Guillaume OYONO-MBIA, L'homme et l'œuvre*, Mémoire de D.E.S., Yaoundé, 1973.
- 4 - ABETY ALANGE, Peter : *The Treatment of Marriage in OYONO-MBIA's Plays*, Mémoire de D.E.S., Yaoundé, 1975.
- 5 - NOUTHE François : *La Critique sociale dans le théâtre de Guillaume OYONO-MBIA*, Mémoire de D.E.S., Yaoundé, 1973.
- 6 - Jacques BEDE : Introduction au Théâtre de Guillaume OYONO-MBIA, Yaoundé, 1973.
- 7 - *Guillaume OYONO-MBIA, Cameroon Playwright*, Interviewed by Cosmo Pieterse. Abbia N° 24.
- 8 - *Guillaume OYONO-MBIA, interviewed by Lee Nicholas*, in *Conversations with African Write*, Washington, Voice of America, 1981.
- 9 - *Guillaume OYONO-MBIA, Trilingual Playwright*, in *New Press Agency N° 62*, Paris.
- 10 - Switch on and Collect, interview avec Robert Waterhouse in *The Manchester Guardian*, Février 1968.